

*Félicitations pour succès*  
*19 mars*  
*A. Rey*

NOTES SUR MON VILLAGE

# LA FAMILLE HUGO

DANS

la Vallée de Montmorency

PAR

Auguste REY



A PARIS

1912

# LA FAMILLE HUGO

dans la Vallée de Montmorency

Tiré à 150 exemplaires numérotés.

N° 76.

CDHF  
Haut-Rhin

№ 4367 \*

NOTES SUR MON VILLAGE

LA FAMILLE HUGO

DANS

la Vallée de Montmorency

PAR

Auguste REY



A PARIS

1912



# LA FAMILLE HUGO

DANS

LA VALLÉE DE MONTMORENCY

---

« La Cérémonie nationale du Centenaire de Victor Hugo » convia au Panthéon, le 26 février 1902, les personnages les plus éminents de l'État, des étrangers de distinction, bref un public choisi, et jugé digne à divers titres de cette faveur. Elle eut pour célébrants le Ministère et l'Institut, assistés de l'Opéra et de la Comédie-Française. Le mort illustre avait, en refusant « l'oraison de toutes les Églises », demandé, avec le balancement de période qui lui était familier, « une prière à toutes les

âmes ». On laissa chacun libre d'y rêver dans le for intérieur ; la prière au Panthéon n'a pas encore été donnée. Le culte officiel veut être fait d'enthousiasme, et le susciter par l'éloquence, la musique, la poésie. Poésie ! rien autre que le verbe du « Père » n'était capable d'affronter la pompe de l'assemblée, la grandeur du décor, la mémoire d'un siècle. Trois comédiens renommés récitèrent : M<sup>me</sup> Bartet, « O souvenirs, printemps, aurore... » ; M<sup>me</sup> Segond-Weber, « Stella » ; M. Mounet-Sully, « Hymne ». M. Delmas, de l'Opéra, chanta « la Chanson d'ancêtre » (1). Relisons trois strophes de la pièce des *Contemplations* :

O souvenirs, printemps, aurore,  
Doux rayon, triste et réchauffant !  
Lorsqu'elle était petite encore,  
Et que sa sœur était enfant...

Connaissez-vous, sur la colline  
Qui joint Montlignon à Saint-Leu,  
Une terrasse qui s'incline  
Entre un bois sombre et le ciel bleu ?

C'est là que nous vivions... Pénètre,  
Mon cœur, dans ce passé charmant.  
Je l'entendais, sous ma fenêtre,  
Jouer, le matin, doucement.

.....

A quelles circonstances, à quel cadre champêtre l'auteur a-t-il fait allusion ? Sans tarder, j'annonce que la vallée de Montmorency ou, plus précisément, le village de Saint-Prix fut le témoin de « ce passé charmant » ; mais que Sannois, sur la colline opposée, ayant vu le dernier épisode des rapports de Mme Hugo et de Sainte-Beuve, il y a lieu de résumer dans les mêmes pages les jours purs et les heures troubles que mêla le cours de vies renommées.

(1) Voici la source de ces morceaux, dans l'ordre où je les ai cités : *les Contemplations*, livre IV, n° 1x ; *les Châtiments*, livre VI, n° xv ; *Chants du crépuscule*, III ; *l'Art d'être grand-père*, livre XVI, n° II.

I

LES VACANCES AVANT LE SÉJOUR A SAINT-PRIX (1832-1839). — SAINTE-BEUVE. — JULIETTE DROUET.

Victor Hugo, quand sa jeune famille grandissante eut, aux jours de congé de la belle saison, aux vacances surtout, besoin d'air et d'espace, prit l'habitude de l'installer dans quelque campagne proche de Paris. Et lui-même alors voyagea. On sait les répercussions sur sa lyre des spectacles nouveaux, l'importance parmi son œuvre des « choses vues ». D'abord, il avait accepté pour les siens l'hospitalité affectueuse des Bertin aux Roches, un hameau de Bièvres, et notamment et plus largement en 1832, l'année du choléra, la première de la période des villégiatures estivales à repasser ici. Aussi bien était-on sensible alors à des raisons de moindre dépense, qui ne tardèrent pas à s'atténuer. Vinrent les grandes faveurs de la renommée. La fortune, sous les traits de Renduel en librairie et d'Harel au théâtre, commence à sourire au poète. Si l'éditeur ne lui avait donné que 4.000 francs pour *Notre-Dame de Paris*, il lui acheta 9.000 le droit de réimprimer les *Odes et Ballades*, les *Orientales*, et les *Feuilles d'automne*, pour dix-huit mois, et de vendre pendant un an *les Chants du crépuscule*. L'épargne se pratique dans le ménage : Victor gagne annuellement 20.000 francs, dont on ne dépense que la moitié. En une fois, on verse 6.000 francs à la Banque : « ce qui n'est pas mal pour un poète », observe la mère, tout en maugréant contre costumes à faire, bas à

repriser. Notons en passant qu'elle n'avait pas d'ordre, et qu'un familial tendre, nommé quelques lignes plus loin, lui fit, un jour, cadeau de jarretières : amabilité critique. En octobre 1832, le ménage se transporte de la rue Jean Goujon à la place Royale : un beau cadre pour le présent, un sanctuaire pour l'avenir.

Cependant un fléau succède à l'autre. Après le choléra, qui, en définitive, épargna la maison, l'infidélité conjugale y sévit doublement. En 1832 même, M<sup>me</sup> Hugo donne à Sainte-Beuve, laide figure, le prix de deux ans de soupirs ; en 1833, Victor est tout à Juliette Drouët, une superbe nullité de théâtre, princesse Negroni dans *Lucrece Borgia*. Mais, tandis que le mari est pris pour toujours dans les rets de la séductrice, — dont les belles épaules restent célèbres parmi l'œuvre du sculpteur Pradier, — l'épouse se ressaisira au bout de cinq ans (1). La vallée de Montmorency, où Sainte-Beuve avait voulu que les lettres d'Adèle Hugo fussent conservées, a, sur ce dernier sujet, des clartés particulières. C'est là l'origine de certaines assertions que le lecteur voudra bien accepter, jusqu'à ce que je lui fournisse, sur une correspondance fameuse, des explications personnelles nécessaires.

Victor Hugo eut, à partir de ce temps, une raison de plus pour aimer les voyages : la possibilité de les faire en la société de Juliette. Au lieu de « voyages », c'est « fugues » qu'on devrait dire (2). Le premier qu'il fit dans ces conditions, en 1834, le prit du 23 juillet au 30 août, et le conduisit, pour me borner aux têtes de chapitre de sa correspondance, à Meulan, Évreux, Brest,

(1) *Juliette Drouët*, par Léon SÉCHÉ (*Revue de Paris*, 11 février 1903). J'ai sous les yeux la signature : « J. Drouët. »

(2) Richard LESCLIDE, *Propos de table de Victor Hugo*, (Paris, 1885, in-8°, 3<sup>e</sup> éd., p. 132) : « M<sup>me</sup> Drouët se plaît à raconter les voyages où elle a accompagné Victor Hugo. »



Carnac, Nantes, Tours et Étampes. Il écrivait à sa femme toujours assidûment, ces lignes entre autres, qui montrent le lieu du séjour de sa famille en ce mois, et l'apparence de tendresse constante qu'il se donne : « Je pense que l'hospitalité des Roches aura été excellente pour toi... Pense à moi qui t'aime, et aime-moi. » Un autre jour : « Tu es la joie et l'honneur de ma vie. Je baise ton beau front et tes beaux yeux. » Il avait à portée de ses lèvres l'occasion des mêmes caresses.

Plus étonnantes sont les conditions de l'absence de 1835, qui dura du 26 juillet au 20 août. Il esquive le devoir de se rendre à Angers, pour les noces de Pavie, bon ami qu'il appelait « le chapelain du cénacle » ; il s'y fait représenter par sa femme, que Léopoldine et le grand-père Foucher accompagnent. Adèle, il le sait bien, y va revoir Sainte-Beuve, avec lequel cependant, après une crise qui durait depuis 1830, il a rompu en avril 1834, et ne renouera jamais que des rapports intermittents et glacés. Lui-même, de son côté, fera joyeuse campagne, écrivant de Montereau, Coulommiers, Soissons, Coucy, Abbeville, Eu, le Tréport, Dieppe, Fécamp, Étretat, la Roche-Guyon. Voici le ton. De l'époux à l'épouse : « J'ai toute confiance en toi, [assurance, renouvelée malgré cela, pour en mieux lier sa fidélité], à cette heure où je n'ai le cœur plein que d'amour pour toi... Tu es ma propre vie... » De l'épouse à l'époux : « J'ai bien pensé à toi... Je t'aurais voulu près de moi ; comme j'ai senti ce vide !... Quand tu seras à Paris, je te prierai, mon ami, d'écrire quelques mots pour le remercier [Sainte-Beuve] de ses soins. » Elle vise encore à une réconciliation entre eux.

Ainsi un « couple heureux et brillant », et honoré se ravale à la pauvre menteuse humanité ; le geste et le verbe du génie se compromettent dans des intrigues où s'éjouirait

la comédie d'un Beaumarchais. Une femme sans élan d'imagination est séduite par un vilain ami, et finalement tourmentée par deux jaloux : le mari, qui ne la veut laisser sortir que pour aller chez son père ; l'amant, qui, lorsqu'elle emménage à la place Royale, vérifie, sur un plan qu'elle lui trace, que sa chambre n'a pas de communication directe avec celle de son maître, et l'excite à se faire recommander le repos conjugal par le docteur Louis. Hugo était à ce régime de « frère et sœur » depuis un an, quand il connut Juliette. La crise conjugale aura une répercussion dans le camp des innocents : la mère se dit fatiguée du bruit des enfants, et voudrait envoyer Léopoldine en pension dans la maison de Saint-Denis, où sa sœur est élevée. Le père résiste, tout en prévoyant qu'il cédera : « C'est une volonté de ma femme, écrit-il à M<sup>lle</sup> Bertin le 20 août 1833 ; elle a eu, ma pauvre femme, terriblement de maternité depuis dix ans, elle demande à se reposer un peu (1). » Suite de la consultation inspirée par Sainte-Beuve. La jalousie de l'amant ! Quelques-uns pourront se rappeler avec quelle faveur, incomprise alors et qui fit un peu de scandale, Sainte-Beuve apprécia la peinture audacieuse de son ancien supplice, dans le roman de Feydeau : *Fanny*. On a sans doute ici le mot de cette vieille énigme (1858).

La fin des vacances de la famille Hugo se passa aux Roches, en 1835. *Les Chants du crépuscule* parurent dans les derniers jours d'octobre. La moitié du recueil, 15 pièces sur 31, sont, pour ainsi dire, consacrées à la crise

(1) *Lettres de Victor Hugo aux Bertin (1827-1877)*, Paris. Plon, 1890, in-8°, p. 45. Ce livre, « tiré à cent exemplaires numérotés, non mis dans le commerce », est, avec la préface de J.-J. Weiss, l'amplification d'un chapitre du *Livre du Centenaire du Journal des Débats*. Il contient 159 pages, et, au lieu de 31 lettres, 87, dont 81 adressées à M<sup>lle</sup> Louise Bertin, et enfin un crayon de cette dernière par Amaury Duval. L'ouvrage est inconnu à la Bibliothèque nationale, peu connu chez l'éditeur.

amoureuse de l'auteur : 13 à Juliette, pleines d'ivresse, 2 à Adèle, avec une admiration déférente et toute apparence de repentir. Cependant, les vers coupables prennent du contraste un éclat merveilleux, et, — contradiction stupéfiante ! — donnent un renouvellement de l'offense comme préface au *Date lilia* :

Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle !  
La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle !

Le dernier à paraître s'en apercevoir eût dû être Sainte-Beuve. Ce fut lui qui s'en offusqua le premier et publiquement ; avec quelle audace, il parla d'une « poignée de lis » jetée aux yeux du lecteur ! Il se chargeait de la cause de la femme contre le poète ; à quel titre ? Ce fut une première raison pour elle de se détacher du défenseur insolent qui trahit, à le trancher net, des sentiments de cuistre et d'envieux. Le mari, qui s'abstint de répliquer par l'épée, ne s'était-il pas humilié, en 1833, jusqu'à écrire à Sainte-Beuve au sujet de la faute qu'il venait de commettre : « Je ne vis que par le cœur. Aimer et avoir besoin d'amour et d'amitié : mettez ces deux mots sur qui vous voudrez ; voilà le fond, heureux ou malheureux, public ou secret, sain ou saignant de ma vie. » Voilà le fond : un cœur divisé par une cloison étanche, l'amour à Juliette, l'amitié à Adèle. Et c'est pour la vie. Sans croire trahir personne, il aimera chacune d'une moitié de son cœur.

Je poursuis une rapide revue des villégiatures de sa famille. En 1836, Fourqueux près de Saint-Germain-en-Laye, où le séjour des siens a été récemment recomposé et célébré, l'attira. Son voyage eut lieu alors un peu plus tôt que d'habitude, de la mi-juin à la mi-juillet. Célestin Nanteuil y participa, et tint un rôle de vaudeville : celui de protecteur attitré de Juliette au regard des hôte-

liers, avec, pour accessoires dignes de Scapin, un cabriolet et un sac, destinés à préserver les vrais amants des contacts fâcheux. Le trio alla de Chartres à Cherbourg, puis revint, après visite du littoral de la Manche, par Caen, Yvetot et Gisors. En cours de route, ne faillirent point les ordinaires protestations d'amitié amoureuse à la délaissée, et aussi bien les subterfuges pour dissimuler l'emploi du cabriolet mis sous le nom de Nanteuil. Le 5 juillet : « J'ai retrouvé Nanteuil qui m'attendait à Cherbourg. » Un jour suivant : « Je veux t'écrire [malgré la fatigue]; cela mettra de bons rêves dans mon sommeil. » Une autre fois : « Si tu voyais au fond de mon cœur, je crois que tu serais heureuse. » Et puis : « Je t'embrasse sur tes deux joues si fraîches et si douces. » Et puis : « Et toi, je te garde pour la bonne bouche. La bonne bouche, c'est la tienne, à laquelle j'envoie bien des baisers. » Les passages débordant de tendresse foisonnent. A quoi M<sup>me</sup> Hugo faisait, le 5 juillet, cette réponse, où le mari put sentir une indulgence désabusée, quelque lassitude des balivernes, et le lecteur moderne averti perçoit un cri de conscience étonnant (1) :

Je suis bien vieille par les goûts et assez triste, quoique sans chagrin... Je n'ai au monde qu'un désir, c'est que ceux que j'aime soient heureux ; le bonheur de la vie est passé pour moi, je le cherche dans la satisfaction des autres... Mon Dieu, tu peux faire tout au monde ; pourvu que tu sois heureux, je le serai. Ne crois pas que ce soit indifférence, mais c'est dévouement et détachement pour moi de la vie. D'ailleurs, jamais je n'abuserai des droits que le mariage me donne sur toi. Il est dans mes idées que tu sois aussi libre qu'un garçon ; pauvre ami, toi qui t'es marié à vingt ans, je ne veux pas lier ta vie à une pauvre femme comme moi... Ne te tourmente donc pas, et crois que rien, dans cet état de mon âme, n'altérera ma tendresse pour toi, si solide et si complètement dévouée *quand même*.

(1) Gustave SIMON, *Le Roman de Sainte-Beuve*, Paris, in-12, 2<sup>e</sup> édit., 1906, p. 261.

De franc jeu, cela voulait dire, pour le coupable : Ne te fatigue donc pas à inventer tant de couleurs, afin de cacher une faute que j'excuse. Et pour soi-même : Comment réclamerais-je une fidélité que j'ai rompue la première ? Stoïquement « amoral », comme on dit de nos jours, elle donne les mains à des compensations sans s'expliquer. Victor retiendra qu'il « peut tout faire au monde ».

Le 8 septembre, c'était fête à Fourqueux : la première communion de Léopoldine. La mère en consacrait le souvenir par le don d'un portrait de sa fille au curé du village ; portrait au crayon, avec sa signature au bas d'une dédicace et du dessin lui-même, bien que l'œuvre dépasse assurément son talent et vaille d'être attribuée à Devéria. La comparaison peut s'en faire, à la maison de la place des Vosges, avec d'autres dessins de la mère, si médiocres, bien que tous plus ou moins retouchés. De bons amis, dont Renduel, qui l'a raconté, avaient été conviés pour la circonstance : non pas Sainte-Beuve, qu'aucune démarche, on le sait, ne ramena parmi l'intimité, et à qui M<sup>me</sup> Hugo demanda d'aller prier, à la même heure, dans une des églises où ils se rencontraient parfois, à Saint-Gervais ou à Saint-Thomas-d'Aquin, quand on n'avait pas le passage Charlemagne. Aussitôt après le dîner, le maître s'éclipsa : « Ce diable d'homme ne tient pas sur ses pieds », disait M. Foucher. Étonnement des convives, qui n'avaient pu assurer leur place que dans la dernière voiture. M<sup>me</sup> Hugo affirme que son mari se tirera d'embarras « pour aller où il va ». Il profitait largement des concessions de la lettre du 5 juillet.

L'année 1837 n'a que peu d'intérêt, à notre point de vue. Le séjour de vacances des enfants fut Auteuil, tandis que le père, s'éloignant vers le 10 août, gagnait la Belgique par Arras et Valenciennes. Il en revint suivant la

côte de la Manche, de Calais au Havre. Le soir du 14 septembre, il retrouve sa famille à Saint-Germain, quittant la maison de Guttinguer, où on avait dîné avec le curé de Fourqueux. L'hôte était un des confidents et même, avec insuffisance de scrupules, un complaisant de Sainte-Beuve, dont les rapports avec M<sup>me</sup> Hugo se disloquaient. Vainement celui-ci, dans M<sup>me</sup> de Pontivy, cherchant à regagner le cœur de sa maîtresse, s'écriait-il : « Non, il n'est pas vrai... que cinq années, comme on l'a dit, soient le terme le plus long assigné par la nature à la passion que rien n'entrave... » Celle d'Adèle s'épuisait de 1832 à 1837.

Le laborieux auteur du *Livre d'amour* dut en ruminer le triste dénouement : « Laissez-moi, tout a fui... » En décembre il partait pour Lausanne; il fuyait lui-même. M<sup>me</sup> Hugo, qui avait fait un mari trompé, ne voulait pas qu'il fût par surcroît mari battu. Elle se lassa de l'entendre traiter de Cyclope, une invective où l'amertume de l'autre se complaisait (1). La pitié, qui avait contribué à l'égarer, changeant d'objet, la ramena. Elle rallia un foyer moins heureux et qu'elle crut menacé, sans cependant rompre jamais avec Sainte-Beuve des relations qui aboutirent, aussi bien entre les hommes, à un régime d'égards, une crainte réciproque aidant. Les adversaires s'étaient mesurés. Le poète mettait le talent du critique hors de pair.

Victor Hugo écourta son excursion de 1838. Laissant sa famille à Boulogne, il n'alla pas plus loin que Varennes et Vouziers, et n'y employa qu'une dizaine de jours. Tout le récit en tient dans trois ou quatre lettres, dont la première débutait ainsi : « 18 août. J'ai quitté Paris ce matin à 11 heures, mon Adèle, par le plus beau temps du monde, juché sur l'impériale de la diligence Touchard... entre un

(1) Lettres à Guttinguer des 18 mai et 22 novembre 1838. Voir aussi une annotation du *Livre d'amour*.

bossu et un gendarme... » Il fera de cette correspondance, sauf correction des familiarités, une préface à son livre *le Rhin*, composé ultérieurement des fragments qu'on verra. Il rentra à Paris le 23 août; il devait lire aux acteurs, le lendemain, *Ruy-Blas*, qui fut représenté le 8 novembre : « un désastre », dit avec trop d'empressement Sainte-Beuve (1).

L'année suivante, en 1839, le père envoyait « ses jeunes têtes couronnées », sous la conduite de leur mère, chez l'excellent ami Vacquerie, à Villequier : deux noms qui devaient douloureusement sonner dans son histoire. Il écrivait, le 7 août, à sa « Didine bien-aimée » : « Je recommande votre joie au bon Dieu » ; à sa femme : « Je t'aime. » Joie, amour, ô fragilités ! Il part le 25, va droit à Strasbourg, remonte le Rhin jusqu'à la chute de Laufen, visite Berne, Lucerne, Lausanne, que Sainte-Beuve a quitté l'année précédente, enfin le midi de la France, d'où il rentre à Paris, par la Bourgogne, le 25 octobre. Premier voyage au Rhin; nous verrons en 1840 le second. 1840, cette date est à la fois celle de l'épisode des *Contemplations* que le Panthéon entendit, au matin du 26 février 1902 :

O souvenir, printemps, aurore...

C'est là une partie de notre sujet où nous allons avoir, dans un cadre champêtre, le rafraîchissement de la présence des enfants venus au premier plan.

(1) Lettre à Victor Pavie, du 23 novembre 1838.

## II

LA FAMILLE HUGO A SAINT-PRIX (1840-1842). —  
DEPUIS LE TEMPS DES NOUVELLES AMOURS DE SAINTE-BEUVE  
JUSQU'AU MARIAGE DE LÉOPOLDINE. —  
LES ENFANTS.

Dans la préface du *Rhin*, ouvrage composé en 1842, avec des morceaux empruntés au récit des voyages de 1838, 1839 et 1840, l'auteur s'exprime ainsi : « C'est chez lui une ancienne habitude, qui remonte à douze années [chiffre discutable]. Chaque fois qu'il quitte Paris, il y laisse un ami profond et cher, fixé à la grande ville par des devoirs de tous les instants, qui lui permettent à peine la maison de campagne à quatre lieues des barrières. Cet ami... réclame de longues lettres de son ami absent et, ces lettres, l'ami absent les écrit. » Ce cher absent, lié à sa vie et en même temps accoutumé à d'annuelles séparations semblables, n'était autre, — la *Correspondance* en ferait foi, — que M<sup>me</sup> Victor Hugo. Il lui avait écrit, en 1838, une première lettre de la Ferté-sous-Jouarre, qu'il imprima dans *le Rhin* sous la date de 1839, en remplaçant les premières lignes citées plus haut par les suivantes : « C'est avant-hier matin, vers onze heures, comme je vous l'ai écrit, mon ami, que j'ai quitté Paris. Je suis sorti par la route de Meaux, et j'ai laissé à ma gauche Saint-Denis, Montmorency et, tout à l'extrémité des collines, le coteau de S.-P. Je vous ai donné, dans ce moment-là, une bonne et tendre pensée à tous, et j'ai tenu mes regards fixés sur cette petite ampoule



obscur, au fond de la plaine, jusqu'à l'instant où un tournant du chemin me l'a brusquement cachée. »

La campagne « à quatre lieues des barrières » est ici précisée. A gauche de la route de Meaux, au-delà de Saint-Denis et de Montmorency, « tout à l'extrémité des collines » que le voyageur peut apercevoir, s'élève, comme les *Contemplations* le rappellent :

La colline

Qui joint Montlignon à Saint-Leu.

S.-P., c'est Saint-Prix, annoncé déjà, un joli village du canton de Montmorency qui court à mi-pente.

Une terrasse qui s'incline

Entre un bois sombre et le ciel bleu,

c'est le trait saillant d'une villa ou, si l'on veut, d'un château qui en a reçu le nom : « la Terrasse », un des plus agréables séjours de la région. La vue, de là, reste belle, malgré quelques obstacles récents. Une allée couronne un haut mur qui s'avance comme un bastion à l'entrée du village ; le parc est digne de le Nôtre, s'il n'a pas été dessiné par lui comme le veut la tradition.

La noble demeure, où les voies avaient été préparées d'une certaine façon à son hôte le plus illustre, mérite quelques lignes d'histoire (1). Fondée à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle par un riche drapier, accrue par un de ses confrères, avec qui sa veuve convola, elle passa entre les mains de correcteurs en la Chambre des comptes, d'une dynastie : les Petit des Landes, qui s'y perpétuèrent jusqu'à la fin de l'ancien régime. L'un d'eux faisait imprimer dans le *Mercur*, en 1753, qu'il était « le plus ancien gentilhomme du

(1) Voir Auguste REY, *Notes sur mon village. — Le Fief de Maubuisson et le Château de la Terrasse à Saint-Prix (canton de Montmorency)*, Paris, 1888, in-8°.

duché d'Anguien ». Mais son nom allait s'y éteindre ; il laissa la Terrasse à une nièce, M<sup>me</sup> de Brainville, femme d'un président des Monnaies, dont les héritiers la louèrent, puis la vendirent en 1835.

Un locataire est à citer avant cette aliénation : le baron Cottu, conseiller à la Cour de Paris, qui joua un rôle politique dans les dernières années du règne de Charles X, et passe pour avoir été consulté sur la rédaction des trop fameuses ordonnances. M<sup>me</sup> Cottu, veuve en premières noces de M. de Lacan, femme de naissance et d'esprit très distingués, alors pleurant la mort d'une fille, était venue chercher parmi la solitude un peu d'apaisement à sa douleur (1). Elle recevait, d'autre part, le réconfort des exhortations de Lamennais, qui la visitait ou lui écrivait. Cette correspondance a été publiée, où il apprécie fort la Terrasse, et, de Rome, avec un peu de nostalgie sans doute, la déclare « préférable cent fois aux plus magnifiques villas » qu'il ait parcourues (2). On sait, d'autre part, ses relations avec Victor Hugo, dont on a conté, avec quelque ironie sans doute, qu'il fut son pénitent (3). Le souvenir de leurs conversations n'a-t-il pas attiré celui-ci vers le séjour champêtre objet d'un tel enthousiasme ? Autre hypothèse : Alfred de Musset, ou un ami commun, Alfred Tattet, a pu l'y conduire réellement. Musset, nul ne l'ignore, fut souvent l'hôte de l'ancien fief de Bury, que Tattet posséda à Eaubonne de 1837 à 1850, sur les

(1) M<sup>me</sup> Cottu, née Marie-Madeleine-Catherine-Bertille-César Fitz-Patrick Dubuc de Sainte-Olympe, eut trois enfants à la Terrasse : en 1823, 1827 et 1828.

(2) Voir le Comte d'HAUSSONVILLE, *Le Prêtre et l'ami*, — *Lettres inédites de Lamennais à la baronne Cottu (1818-1854)*, Paris, 1910, in-8°.

(3) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, Paris, 1863-1864, 2 vol. in-8°, tome I, chapitre xxxviii. Il ne faut pas oublier, cependant, la longue, confiante et belle lettre écrite par le jeune fiancé à Lamennais, le 1<sup>er</sup> octobre 1822 : « Il faut que je vous écrive, mon illustre ami. Je vais être heureux ; il manquerait quelque chose à mon bonheur si vous n'en étiez le premier informé. Je vais me marier... »

confins de Saint-Prix, et où il s'entoura de la fleur de romantisme, à certains jours.

La Terrasse, achetée en 1835 par M<sup>me</sup> Laurence de Lalande, femme du consul de France à Stettin, ne tarda pas à être mise de nouveau en location. Comme les amateurs étaient rares, le propriétaire, a-t-on dit, eut l'idée d'en baisser beaucoup le prix, afin de fixer le choix du grand poète, et de se faire de son nom une réclame pour l'avenir. Quoi qu'il en soit, M<sup>me</sup> Hugo s'y transporta au printemps de 1840, avec son père, ses quatre enfants et Julie Foucher, sa très jeune sœur, née cinq semaines avant son mariage, dont la date dut être différée jusqu'aux relevailles de leur mère. Alfred Tattet annonça l'installation à Ulric Guttinguer. Le beau poète rouennais, classé parmi les petits romantiques, « l'ami de Normandie », comme l'a désigné Sainte-Beuve dans *Volupté*, était très cher à tout son groupe ; il habitait alors Saint-Germain, où nous l'avons déjà rencontré. Voici la lettre qu'il reçut de Tattet (1) :

Comment puis-je espérer, je vous le demande, que j'aurais le plaisir de vous posséder une journée entière à Bury ? Vous profiteriez de l'occasion, du reste, pour faire visite à M<sup>me</sup> Hugo, qui a loué un château superbe dans un des plus beaux lieux de la terre, tout à côté de nous. Je dois vous prévenir qu'en général V. H. ne vient que le samedi, pour s'en retourner le dimanche soir ou le lundi matin, en excellent mari qu'il est [on sent la pointe]. Pourquoi ne viendriez-vous pas tous dimanche prochain ? Nous irions débaucher le grand homme et sa couvée. Je vais samedi chercher à Paris Roger de Beauvoir, qui a la plus grande envie de se trouver avec vous... Je n'ai pas besoin de vous dire qu'Arvers sera de la partie [l'auteur de *Mes Heures perdues* et du fameux sonnet].

Cette lettre ne porte pas de date. M. Séché propose celle de 1841, incompatible avec « la nouvelle » de la

(1) Les deux lettres suivantes sont empruntées au *Mercure de France*, septembre 1903 : Léon SÉCHÉ, *les Petits Romantiques*. M. Séché les a reproduites dans la *Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, Paris, 1910, in-8°, p. 169 et 174.

location de la Terrasse par les Hugo, qui eut lieu pour la première fois en 1840. Elle se réfère visiblement à une invitation que M<sup>me</sup> Hugo complétait, dans une lettre du [vendredi] 12 juin 1840 au même Guttinguer :

Mon cher Monsieur, je crains que vous n'entrepreniez le voyage pour Saint-Prix pendant que je serai absente. Cette idée me préoccupe, devant me trouver à Paris, dès lundi, afin d'assister à la première communion de mon petit Toto... Je pourrais prévenir Victor qui est si désireux de passer quelques instants avec vous... M<sup>me</sup> Guttinguer jouira de voir son gamin monter sur les meules de foin, comme je suis heureuse de regarder les miens exécuter de brillants assauts en les escaladant... J'ai vu hier M. Tattet, il vous espère dimanche.

La Terrasse.

Adèle Hugo.

Ce que fut la fête du dimanche 14 juin chez Alfred Tattet, ni la liste exacte des invités qu'elle réunit, je ne saurais le dire. Je nommerai, à ce propos, un ami encore, mais qui, lui, s'y déroba, et dont la fuite dut donner à cette journée un début mélancolique : Alfred de Musset. Paul, dans la biographie de son frère, a écrit (1) : « Le mois de juin [1840] arrivé, les Parisiens [de cette société] se dispersèrent. Tattet invita son ami à venir respirer l'air de Bury. Comme les années précédentes, on courait à cheval, jour et nuit, dans les bois de Montmorency. A la place même où il avait composé en 1838 le joyeux sonnet : « Quel plaisir d'être au monde, et quel bien que la vie ! » Alfred sentit le changement opéré en peu de temps dans ses idées, et dans ses goûts... Ses amis m'ont raconté qu'un matin, comme il tardait à se lever, ils entrèrent dans sa chambre et trouvèrent sur sa table un sonnet, que, plus tard en le publiant, il intitula : « Tristesse. » L'auteur, ajoute la glose indulgente de son frère, craignant de gêner ses compagnons par son changement d'humeur, avait déserté ». Au vrai, on connaît son tempérament,

(1) Édition Lemerre, p. 247.

ses frasques illustres, les sautes de vent d'une imagination toujours en mal d'orage. Il a suffi de rappeler ici le titre du sonnet qui s'encadre dans ces vers douloureux :

J'ai perdu ma force et ma vie,  
Et mes amis et ma gaieté.

.....  
Le seul bien qui me reste au monde  
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Un éditeur a récemment complété la date de cette pièce, en ajoutant « 14 » à l'indication imprécise de « juin 1840 », donnée dans l'édition originale des *Poésies nouvelles*. C'est exactement le jour de la fête de Bury, où les Hugo faillirent se rencontrer avec un homme pour lequel ils n'avaient, d'ailleurs, aucune sympathie. Qui sait si un sentiment réciproque n'entra pas pour quelque chose dans le congé singulier que Musset avait pris de son hôte ?

Sainte-Beuve écrivait presque à cette date, le 20 juin : « Oui, je vis dans une mondanité déterminée... Je vais où l'on m'invite, n'importe où, je fais des projets, je suis en colère continuellement à propos de tout ce qui me révolte ; la colère est de l'amour rentré bien souvent... » L'amour, — qu'on ne s'y trompe pas, — était celui qu'il nourrissait alors pour la charmante fille cadette du général Pelletier. Amour refusé, mais qui contribua à le calmer à l'endroit de M<sup>me</sup> Hugo. Il devait d'ailleurs s'enflammer nombre de fois encore, et, cette année-là même, faire la connaissance, espérant la conquête, de M<sup>me</sup> d'Arbouville, fille d'un autre général, le général de Bazancourt. Enfin, le 30 du mois de juin 1840, ainsi fort intéressant en ce qui nous concerne, Sainte-Beuve écrivait un article très rude pour son ancien ami Hugo : « les Gladiateurs littéraires », qu'il conservera dans ses papiers (1).

(1) Lettre à Juste Olivier, *Revue des Deux Mondes*, 1904, IV, 158. On trouvera cet article dans les papiers Lovenjoul, quand ils seront classés.

Revenons cependant à Saint-Prix et à ses nouveaux et passagers habitants, et recomposons brièvement le tableau offert, à cette heure même, par la famille Hugo. La mère a trente-six ans : beauté étrange, un peu sauvage, de visage pensif, de vaste front, avec une sérénité apparente, qui a recouvert mainte fuite de l'imagination vers le rêve. Ces songeries, dès lors très apaisées, n'ont plus rien d'absorbant, ni rien qui réponde d'ailleurs à l'invocation mystérieuse d'un sonnet célèbre :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère.

C'est affaire à une autre princesse du romantisme : M<sup>me</sup> Ménessier-Nodier, dont le nom se reverra plus loin (1).

Léopoldine, — Didine, — jolie parisienne de vingt ans, discrète, sensée, une nuance de dédain dans la lèvre, « la grâce aimable et la douce raison » ; Charles et Victor, — Charlot et Toto, — deux garçons de quatorze et douze ans, très dissemblables d'allure et d'esprit : l'aîné brillant et en dehors, le verbe et le geste abondants ; le second très mesuré, imitant naïvement l'attitude et l'accent du père, « plus empereur que Charles », disait un ami, « le plus compromis », ajoutait un autre ; enfin la toute cadette, de dix ans, Adèle, — Dédé, — qui prendra figure de statue antique, couronnée de lourds cheveux noirs. Le groupe s'échelonne, comme naissance, de 1824 à 1830, par intervalles de deux ans (2).

(1) On peut cependant discuter encore. Voici un argument nouveau que nous apporte une lettre du général Arvers, du 3 mars 1904 (Catalogue de M. Étienne Charavay, 1911) : « Il [le général] donne des renseignements bibliographiques sur Félix Arvers ; il ajoute : « Je dois dire cependant que mon père, « cousin-germain de Félix, m'a dit plusieurs fois que le sonnet avait été inspiré « par M<sup>me</sup> Hugo. »

(2) Adèle, la seule survivante, est « née à Paris, le 24 août 1830, fille de Victor-Marie, baron Hugo, et de Adèle-Julie-Victoire-Marie Foucher, son épouse, demeurant rue Jean-Goujon, n° 9 ». Julie-Anne-Amélie Foucher, la camarade de jeu de ses neveux, était née à Paris, le 3 septembre 1822, par conséquent l'aînée de Léopoldine de deux ans seulement.

Le père écrivait, le dimanche 6 juillet 1840, à M<sup>lle</sup> Louise Bertin (1) : « Au milieu des arbres de Saint-Prix, je pense, Mademoiselle, aux arbres de Bièvres; à côté du piano quelconque de mes petites filles, je songe au vôtre, que tant de fois votre âme a animé pour moi. J'ai revu jeudi toutes mes joies du temps passé, et les plus douces journées de ma vie, comme résumées en quelques heures... Moi, je vais bientôt partir pour ma course annuelle... »

On se trouva au complet, les vacances venues, sur les pentes de Saint-Prix. L'année scolaire finissait bien, après quelques émotions : Charles remportait le premier prix de thème latin au Concours général, malgré deux solécismes qui avaient paru un instant compromettre ce succès (2). Le proviseur de Charlemagne, M. Poirson, écrivait, le 31 juillet 1840, à Victor Hugo qu'il voulait être, « un moment, proche de ce cœur de père, bondissant de joie et d'orgueil ». Et le père écrivait à la mère : « Le pauvre enfant est bien heureux... Tu vas être bien heureuse aussi (3). » Que de bonheurs a emportés la suppression du Concours général ! Charles fut, et son frère après lui et plus que lui, un excellent élève, honneur de son lycée et de l'institution Jauffret. Le maître occupant l'hôtel Le Peletier Saint-Fargeau, Verdot l'hôtel Carnavalet, Favart l'hôtel d'Ormesson, Massin d'anciens bâtiments du couvent des Minimes, recrutaient alors pour Charlemagne des sujets d'élite, et qui lui assurèrent longtemps une glorieuse primauté.

(1) *Livre du Centenaire du Journal des Débats*, p. 409.

(2) Victor HUGO : *Correspondance* (1815-1835), Paris, 1896, in-8°, p. 18. Une lettre de Victor Hugo à Léopoldine datée : « Le dimanche 12 [1839] » contient ces lignes : « Le thème de concours de Charles est très bien ; mais il a malheureusement fait deux solécismes. » Le passage susdit doit, sans doute, être daté : Dimanche 12 août 1840, et non 1839 comme plus haut. Le calendrier et le prix obtenu en 1840 m'en paraissent la preuve.

(3) Victor HUGO, *Correspondance* (1836-1882), Paris, 1898, in-8°, p. 18.

Victor Hugo donna à Saint-Prix la dernière semaine d'août, comme en témoignent trois lettres de lui, du 22 et du 27, et une lettre de Charles du 24, toutes datées de « Saint-Prix, la Terrasse ». Je glisse sur celle du 22, insignifiante (1). Des deux lettres du 27, l'une, connue par la *Correspondance*, est adressée à M. Émile Deschanel, élève à l'École Normale (2) : « Je suis à la campagne, Monsieur, dans les jeunes pousses, dans les jeunes plantes, dans la jeune verdure; vous êtes au cloître, vous, dans les vieux livres, dans les vieux philosophes, dans les vieux penseurs; nous sommes dans la poésie tous les deux... » L'autre lettre du 27 est écrite à un poète inconnu (3) : « Votre beau sonnet, Monsieur, me charme et m'a touché. Je l'ai fait lire à mon fils. C'est le cri d'un poète, et j'ai voulu que cette jeune âme tressaillît en l'entendant. Je vous remercie du fond du cœur. » C'était le jour des réponses aux hommages; il faisait vite, et sans regarder à la nuance des verdures.

De Charles est cette lettre, datée du 24 août, causerie naïve d'un collégien de quatorze ans avec un camarade de classe (4) :

J'ai reçu ta lettre hier dimanche, vers deux heures de l'après-midi; je l'ai lue avec un grand plaisir; j'ai vu avec satisfaction que tu m'avais répondu sans tarder. Pour moi, si j'ai attendu jusqu'à ce matin pour accomplir un devoir si cher à mon cœur, c'est que le reste de la journée d'hier a été employé à une très agréable promenade, qui avait pour moi d'autant plus de charmes que j'y mêlais souvent la pensée d'un ami, que je songeais souvent à toi. Je puis t'assurer, de mon côté, que ta fleur sera toujours près de moi; elle repose dans le même lit que le Seigneur (tournure métaphorique pour dire qu'elle goûte les sucs d'un livre de messe). Maman, ce matin, en lisant ta lettre que je lui

(1) Collection particulière.

(2) Page 19.

(3) Collection particulière.

(4) *Ibidem*.



ai montrée, a, par malheur, fait tomber *la fleur de ta fleur*, de sorte qu'il ne reste plus que les feuilles. N'importe!

Hier donc, dans notre promenade, papa me demanda de lui lire le contenu de ta lettre; je lui avais déjà, au déjeuner, parlé un peu de l'affaire du journal. Il me pria, dis-je, de lui lire les détails que tu me donnais à ce sujet; je lui lus ta lettre, et il me dit, après la lecture, que tu étais un excellent jeune homme (ce sont ses propres termes), que tu avais un bon cœur, que tu n'avais point à te chagriner de cette frivolité, qu'il savait par expérience les exagérations, les mensonges des journaux, et qu'ainsi cela lui était complètement indifférent. Quant à « la sollicitude paternelle », il me dit que le journal avait été vrai sur ce point, et qu'il prenait plaisir à l'étendre sur toi. Tout ceci est textuel.

Si tu veux que je te parle de notre promenade, je te dirai que nous avons été visiter une charmante, ravissante, pétrifiante, assourdissante, exquise, adorable, pulvérisante, admirable, rare, unique église. Et cette église, c'est l'église de Taverny, petit village non loin de notre Saint-Prix (1).

Tu sais notre adresse, on l'écrit ainsi (en cas que tu aies perdu le petit billet que je te dictai, un soir, à la veillée) : à Saint-Prix, la Terrasse, par Franconville.

... Ah ! j'oubliais ! M. Jauffret est-il arrivé chez vous ? dis-moi s'il ramasse des élèves, quand il compte revenir ; c'est très important pour moi et pour mon travail, car c'est lui qui doit le régler à son retour.

Toto m'a dit qu'il t'écrirait. T'amuses-tu bien ? Comment va-t-on chez toi ? as-tu écrit à Thiénot (2) ? Dis-moi comment tout cela va.

Adieu. — Ton ami à jamais : Charles HUGO.

Cette fin d'août nous ouvre des jours nombreux sur l'intimité de la Terrasse, car voici, du 28, une lettre encore, écrite à Ulric Guttinguer par M<sup>me</sup> Hugo, d'un ton fort

(1) Quelques mots de l'historien du diocèse de Paris sont plus significatifs que ce pastiche juvénile : « L'église de ce bourg est incontestablement l'une des plus belles qui se voyent dans tout le diocèse.. Les dehors sont peu de chose; mais les dedans en sont charmans par la délicatesse du gothique... » (LEBEUF, édit. anc., IV, 96).

(2) Très distingué professeur d'histoire à Charlemagne, auquel Sainte-Beuve qui le trouvait « non pas seulement instruit, mais gentil et gracieux », songea pour donner des conférences chez la princesse Mathilde. Sarcey, l'un de ses anciens élèves, a plus d'une fois vanté son talent de lecture. L'auteur de ces lignes lui-même, un « ancien Verdoy », se souvient du charme de son enseignement. Jules Thiénot est mort le 8 février 1870, alors maître de conférences à l'École normale.

serein (1). Et Sainte-Beuve était alors apaisé lui-même par l'atmosphère de la Mazarine, dont Cousin venait de le nommer bibliothécaire, et où il avait pris place en vue d'un mariage (2) :

Monsieur et bien cher ami,

Je ne reçois votre lettre qu'à l'instant ; c'est votre faute, car puisque vous me savez à la campagne, puisque je vous ai donné mon adresse, pourquoi m'écrivez-vous à Paris ?

Je vous gronde parce que je suis en colère contre vous, qui préférez l'invitation de M..... à la mienne. Les grandes industries ont, de tout temps, tué les petites ; les bons dîners en agissent de même avec les mauvais.

Vous me trouverez chez moi, dans ma retraite, quand vous viendrez ; je ne sors pas, vous n'avez que l'ennuyeuse chance de me rencontrer. Nous verrons votre plus *belle œuvre* ; que celle-là ne vous empêche pas d'en faire de plus *médiocres*. Quant à nous, nous les aimons toutes, et n'avons pas de préférence.

Si vous désirez remercier M<sup>me</sup> de Girardin de vive voix, vous n'avez qu'à vous nommer, à moins que vous n'aimiez mieux que nous vous introduisions dans cette aimable maison ; ce dont nous serions très fiers.

Victor voyage. Voyagez aussi du côté de Saint-Prix.

Mille tendres amitiés à votre femme ; tout autant à vous, sans m'oublier près de votre *lion*.

28 août [1840, timbre de la poste], Saint-Prix.

Adèle Hugo.

Ce jour-là, son mari quittait Saint-Prix. « Victor voyage » était une nouvelle bien fraîche, et même prématurée, car il écrivait le lendemain, d'après la *Correspondance* : « Paris, 29 août, midi. — Je vais partir dans un instant, chère Adèle... Je suis triste. Je t'aime... Je m'en vais par Soissons, comme l'an dernier... » Il faut se contenter de suivre, dans les lettres venues du Rhin, les retours de la pensée du voyageur vers Saint-Prix :

(1) Collection particulière.

(2) Voir lettre à Juste Olivier du 1<sup>er</sup> septembre 1840 (*Revue des Deux-Mondes*, « Une Correspondance inédite de Sainte-Beuve », 1904, IV, 163).

Namur, 2 septembre. — Chère amie, je t'envoie les premières pages de mon journal... auquel je joindrai toujours une lettre pour toi... Ne laisse lire ces feuilles à personne... Je songe à vous tous bien tendrement, à toi, mon Adèle. J'espère que vous allez tous bien à Saint-Prix, et que ton bon père se trouve toujours à merveille de ce bon air et de cette belle campagne.

Aix-la-Chapelle, 5 septembre. — Je pars demain pour Cologne. De là, je compte remonter le Rhin, le plus haut possible... Dis à ma Didine de me suivre sur la carte... Il me semble qu'il y a un siècle que je vous ai quittés, et je me rappelle avec un serrement de cœur la figure en larmes de mon pauvre Toto, sur le seuil du père Bontemps [le voiturier de Saint-Leu]. Mon Charlot, songe à ta présence *parmi les forts* en cinquième. Et toi aussi, mon Toto, tu vas débiter au collège [en huitième]...

Saint-Goar, 15 septembre. — Je continue lentement... mon voyage du Rhin pris à rebours. Voici la suite de mon journal... J'ai fait pour ma Didinette un dossier d'Andernach... Il me tarde d'être à Mayence, où tes lettres m'attendent, où toutes vos lettres m'attendent.

Bingen, 28 septembre. — Après-demain, je serai à Mayence, et j'aurai tes lettres, j'aurai toutes vos lettres... il me semble que je vais vous revoir tous. Je suis joyeux... Je compte... que vous vous portez tous bien et que les vacances, qui, hélas ! tirent à leur fin, ont été bien employées pour beaucoup de joie et pour un peu de travail...

Mayence, 1<sup>er</sup> octobre. — Je devrais te gronder, chère amie, de ne m'avoir écrit que si peu de lignes... J'ai besoin de savoir un peu de ce qui se passe à Paris, ou du moins à Saint-Prix... Je pense que quelques-uns de mes amis viennent te voir à Saint-Prix. Redis-moi ce qu'ils te disent... As-tu reçu M<sup>me</sup> Ménessier-Nodier ? Lui as-tu écrit au moins ? L'as-tu invitée ? [Réunion à la Terrasse des deux héroïnes supposées du fameux sonnet.] N'oublie pas, chère amie, de faire quelque chose d'amical de ce côté-là : ce sont des amis de dix-sept ans. Je vais voir Heidelberg, Mannheim et Francfort ; puis, si le temps se soutient, je redescendrai le Rhin et je suivrai le cours de la Moselle. Voici des tas de dessins pour les enfants.

Même lieu, même date ; à Charles. — Il faut, mon grand Charlot bien-aimé, que tu m'écrives une grande, grande lettre... Tu me feras aussi ton petit journal, tu me diras comment tu as passé ton temps à Saint-Prix... Je veux que tu restes un bon garçon laborieux et un vaillant écolier... Maintenant, voici les vacances presque finies, vous n'avez plus que quelques jours de joie, je vous fais grâce de ma version... J'ai beaucoup travaillé pendant ces vacances, mon Charlot. J'espère que tu en as fait autant de ton côté... que tu as songé à ton petit père, qui t'aime du fond du cœur, comme sa vie et plus que sa vie, et qui t'embrasse sur tes deux bonnes joues.

Même lieu, même date ; à François-Victor. — Voici, mon cher petit Toto, un dessin que j'ai fait pour toi... Quand cette lettre t'arrivera, les vacances seront près de finir... Votre bonne mère m'a écrit qu'elle est contente de vous tous... *L'homme vaut ce que l'enfant a valu* ; n'oublie jamais cela, mon petit Toto ; sois un laborieux écolier... Tous les détails que tu me donnes sur vos jeux et vos études m'ont infiniment intéressé... Je vois de bien beaux pays... Mais tout cela ne vaut pas vos caresses et vos embrassements et deux heures passées au milieu de vous, à Saint-Prix..

Heidelberg, 9 octobre ; à M<sup>me</sup> Hugo. — Voici encore, chère amie, un gros morceau de mon journal... Tu auras perdu, en ce moment, mon Charlot et mon Toto. Ces pauvres enfants sont sans doute rentrés chez M. Jauffret. Il faut bien leur dire de ma part, entends-tu, chère amie ? que je compte sur leur persistance à bien travailler.

Stockach, 18 octobre. — Je t'écris, chère amie, au milieu de la plus magnifique tempête du monde. Je suis dans la Forêt-Noire... Je vis dans votre pensée à tous et dans l'espérance que tout va bien à Saint-Prix... Encore quelques jours, mon Adèle, et je t'embrasserai. Le premier novembre ne se passera pas, j'espère, sans que j'aie ce bonheur.

Même lieu, 19 octobre ; à Léopoldine (1). — A bientôt, ma Didine bien-aimée. Embrasse pour moi mes fils chéris. Dans une douzaine de jours, je vous reverrai tous et je vous embrasserai... Il me semble que je ne vous ai pas vus depuis un an.

Le voyageur revint. Ici finissent les attendrissements que j'ai grandement écourtés, les effusions qu'on a vues, pareilles de sentiment, et presque de style, à celles du commun des bourgeois et du meilleur époux. Un mot encore au sujet de Charlot, avant d'en finir avec la belle saison de 1840. Le père, ici excellent et sincère, lui écrivait, comme on a vu plus haut, le 1<sup>er</sup> octobre : « Tu me feras aussi ton petit journal ; tu me diras comment tu as passé tes vacances à Saint-Prix. » Il n'eut pas, sur ce point, une confession sincère, ou complète au moins. Il avait été amoureux aussitôt après sa première communion ; son fils aîné l'imita. Tandis qu'il courait à des bordslointains,

(1) Lettre faussement datée 1838 dans la *Correspondance* (1815-1835), p. 319.

Charles voyageait, suivant le conseil d'un autre poète, « aux rives prochaines ». Ce n'est plus Charlot ; il songe, avant la fin de sa quatorzième année, à d'autres baisers que ceux de père et mère pour ses « bonnes joues », et à d'autres thèmes que ceux du collège. « Il y a une jeune fille dans le solitaire jardin » ; je ne sais laquelle. Le rêve eut, en tout cas, des suites poétiques dont nous recueillerons l'écho en 1841 (1).

\*  
\* \*

L'année 1840 avait commencé, pour Victor Hugo, par *les Rayons et les ombres*, où Sainte-Beuve avait trouvé avec de très belles choses, « non plus des taches, mais des immondices » ; elle finit par *le Retour de l'Empereur* et par une poignée de main au même Sainte-Beuve, qui avait offert un cadeau à sa filleule Adèle, « une poignée de main, mais c'est tout ». La suivante fut essentiellement celle de la brigade académique et des soirées de la place Royale. Il succéda le 7 janvier 1841 à Népomucène Lemercier, et fut reçu le 3 juin sous la Coupole. Il écrivait à Lacre-  
telle, le 21 mai, pour lui parler de sa réception, et lui demander des nouvelles de Bel-Air, un château que son nouveau confrère habitait en Bourgogne : « Ces questions, dit-il, nous nous les faisons tous les soirs, sur notre balcon de la place Royale, en regardant les étoiles [spectacle qu'on fait souvent admirer aux enfants (2)] et en songeant à nos amis. » Il tendait vers une carrière politique, dont son discours à l'Académie lui servit à planter le premier jalon ; poète de la duchesse d'Orléans, il se posait en ami du duc. Les étoiles de Paris lui firent oublier celles de

(1) « Une Correspondance inédite », citée, *Revue des Deux Mondes*.  
(2) *Correspondance 1815-1835*, p. 321.

Saint-Prix, et même l'auteur de *Ruy-Blas* y découvrit une figure princière, qui attira un instant sa rêverie (1).

La poésie inspirée à Charles Hugo par le souvenir de la Terrasse porte la date du 25 mars 1841. Le cœur encore ravi de l'août précédent, il a épanché son enthousiasme en huit strophes où l'on a pu désespérer aussitôt de voir renaître la veine de « l'enfant sublime », car il avait à très peu près l'âge où son père obtint une mention de l'Académie française. La citation de la moitié de la pièce suffira amplement pour la faire juger (2) :

#### SAINT-PRIX

C'était au mois d'août, lorsque la verte feuille  
De l'orme tortueux, du chêne audacieux,  
Se dore au rayon du soleil, lorsque s'effeuille  
Le peuplier qui perd sa cime dans les cieux.

. . . . .

J'aimerais à revoir ces lieux où, tant de fois,  
Laisant errer mes pas avec ma rêverie,  
J'ai gravé son doux nom sur les arbres ; ces bois,  
Où les oiseaux chantaient leur douce mélodie ;

Ce saule, qui pleurait en ombrageant mes pleurs ;  
Ces taillis, qu'égayait la blancheur des statues ;  
Devant notre maison, cette prairie en fleurs,  
Ces tilleuls, qui bordaient les longues avenues.

..... Mais adieu, mois d'août, témoin de mes amours !

Adieu, belle saison ! adieu, parfums étranges !

Adieu, Saint-Prix ! adieu, soleil de mes beaux jours !

Adieu, doux paradis qu'eussent aimé les anges !

Il ne me paraît pas douteux que le collégien, amoureux de ses vers peut-être autant que de leur objet, en fit un hommage calligraphié à M<sup>lle</sup> Louise Bertin, et que celle-ci

(1) Voir un article de M. Jules CLARETIE (*La Vie à Paris*), dans le *Temps* du 5 janvier 1906.

(2) Collection particulière.

y répondit par une pièce insérée dans un volume de poésies, *Glanes*, qu'elle publia l'année suivante.

Elle avait été quelque peu choquée, comme on va voir, du précoce hymne à l'amour de son très jeune ami ; elle le renvoie littéralement à la toupie et aux balles, avec le conseil de mieux défendre son innocence contre les suggestions d'amis trop tôt émus de certaines ardeurs. Voici quelques vers de l'honnête réplique à la confidence plus haut divulguée :

Charles, je t'attendais et je prêtais l'oreille,  
Pourtant mon cœur se trouble et s'attriste à ta voix,  
Comme au chant de l'oiseau qu'avant le jour réveille  
Le pas du voyageur qui marche sous les bois.  
Oh ! pour chanter, crois-moi, Charles, il n'est pas l'heure.

.....  
Ah ! reste enfant encore ; car pour les âmes pures  
La Muse aime à garder ses plus charmants murmures.  
Ah ! reste enfant encore ; car c'est pour la candeur  
Qu'elle aime à se vêtir de toute sa splendeur.

En classe, sérieux, ne parle qu'à Virgile ;  
Puis, rieur, dans la cour, lance d'un bras agile,  
Ta toupie aux pavés, et tes balles au mur,  
Et pieux, à l'église, incline ton front pur.  
Des plaisirs du dehors ah ! ne sois pas avide !  
Déjà vieux par le cœur, si quelque ami perfide,  
Malgré toi, veut te faire un homme avant le temps,  
.....  
Arrache de ses mains ta robe d'innocence

.....  
Et, si l'on s'en étonne, ah ! donne pour raison  
Qu'un jour tu dois garder l'honneur de la maison.  
Oh ! ne t'afflige pas de cette voix austère,  
Enfant prédestiné, c'est celle d'une mère :  
Auprès de ton berceau le ciel en a mis deux,  
Pour t'aider à porter un nom si glorieux.

M<sup>lle</sup> Bertin, née le 15 février 1805, n'avait que deux ans de moins que M<sup>me</sup> Hugo. Il est trop évident qu'elle ne tirait pas du don poétique la subtile connaissance du présent, pas plus que la prescience de l'avenir : ni devi-

neresse, ni prophétesse. Néanmoins elle donna à Charles, comme on dit, son paquet.

Je retiens encore un instant le nom de M<sup>lle</sup> Bertin, qui se relie d'une autre façon au souvenir de Saint-Prix en cette année-là. Victor Hugo lui écrivait : « Ce mardi soir, 3 septembre 1841. J'étais à la campagne, ce matin, quand cette douloureuse nouvelle [la mort de M. Bertin l'aîné, le père de M<sup>lle</sup> Louise] nous est parvenue. Je suis accouru à Paris, comme si tout n'était pas fini. » Ces regrets, on ne l'ignore pas, s'adressaient à l'homme en qui le pinceau d'Ingres représenta l'assiette solide, l'idéale carrure du bourgeois régnant. Et puis, quelques semaines après, à la même correspondante : « Vous allez donc nous donner, Mademoiselle, ces vers [*Glanes*]... Ce qui me rend fier c'est que mon nom y sera, et le nom de mon Charles aussi [il avait bien pris la leçon adressée à l'écolier]. C'est un grand plaisir que vous nous donnez ; il travaille bien en ce moment, ainsi que le capitaine Toto... »

Quoi déjà rentrés à la pension Jauffret, ces deux garçons ! Et nous n'avons rien dit de leurs jeux de vacances, ni des évolutions familiales dont Saint-Prix fut le centre. Le fait est que nos renseignements sont courts sur cette saison. Nous lisons dans une lettre écrite, de Bury, par Tattet à Guttinguer, le 27 septembre (1) : « Je vous ai un peu attendu... C'est décidément dimanche que la pêche a lieu [sans doute dans un petit étang de sa propriété, formé par le ru de Corbon, un peu au-dessus du parc où le même ruisseau fut témoin de la déclaration de Jean-Jacques à M<sup>me</sup> d'Houdetot]. Nous n'avons invité que la famille Hugo et Arvers ; cela vous effraie-t-il?... Cela vous éviterait la visite à Saint-Prix. » Bonne partie pour

(1) SÉCHÉ, *loc. cit.* Arvers est ici en fréquents rapports avec M<sup>me</sup> Hugo.



les enfants, je veux dire aussi pour les adolescents, car nous savons que Charles est amoureux, et Sainte-Beuve nous montre Léopoldine jeune fille (1) : « L'autre jour [vers le 15 février 1841], à la soirée chez M. Lebrun [l'auteur de *Marie Stuart*], j'ai fait, pendant une heure, ma cour respectueuse à M<sup>lle</sup> Léopoldine Hugo, l'aînée des enfants, la plus charmante et la plus perlée des ballades de son père : elle a dix-sept ans. Je la traitais comme une très grande et très sérieuse personne qu'elle est, et elle avait l'air charmé. » Cour d'une heure, qui eut lieu sans doute sous l'œil du père, et tout près de la mère aux écoutes, assurément. On voit les accommodements auxquels la situation avait abouti, sauf quelques accès de rage contre la maîtresse libérée, comme celui qui emportait Sainte-Beuve, peu avant, à la taxer de stupide crédulité, et à écrire, en ce temps-là même, dans son *Journal* inédit (2) : « Je la hais. »

\*  
\* \*

Au cours de leur villégiature de 1841, les Hugo avaient été troublés par un événement qui devait les obliger, sinon à quitter Saint-Prix, au moins à y changer les conditions de leur séjour : la Terrasse avait été vendue, le glorieux locataire reçut congé. Les siens, qui avaient pris goût au village, voulurent qu'on s'y mît en quête d'un autre logis. Il se trouva à l'extrémité opposée : du levant on passa au couchant, de la première maison du côté de Montlignon à la première maison du côté de Saint-Leu. Ce fut un pavillon, à côté d'une vieille demeure d'architecture analogue à celle de la Terrasse : grande façade plate, dépourvue de style, surmontée d'un banal frontal triangulaire, et

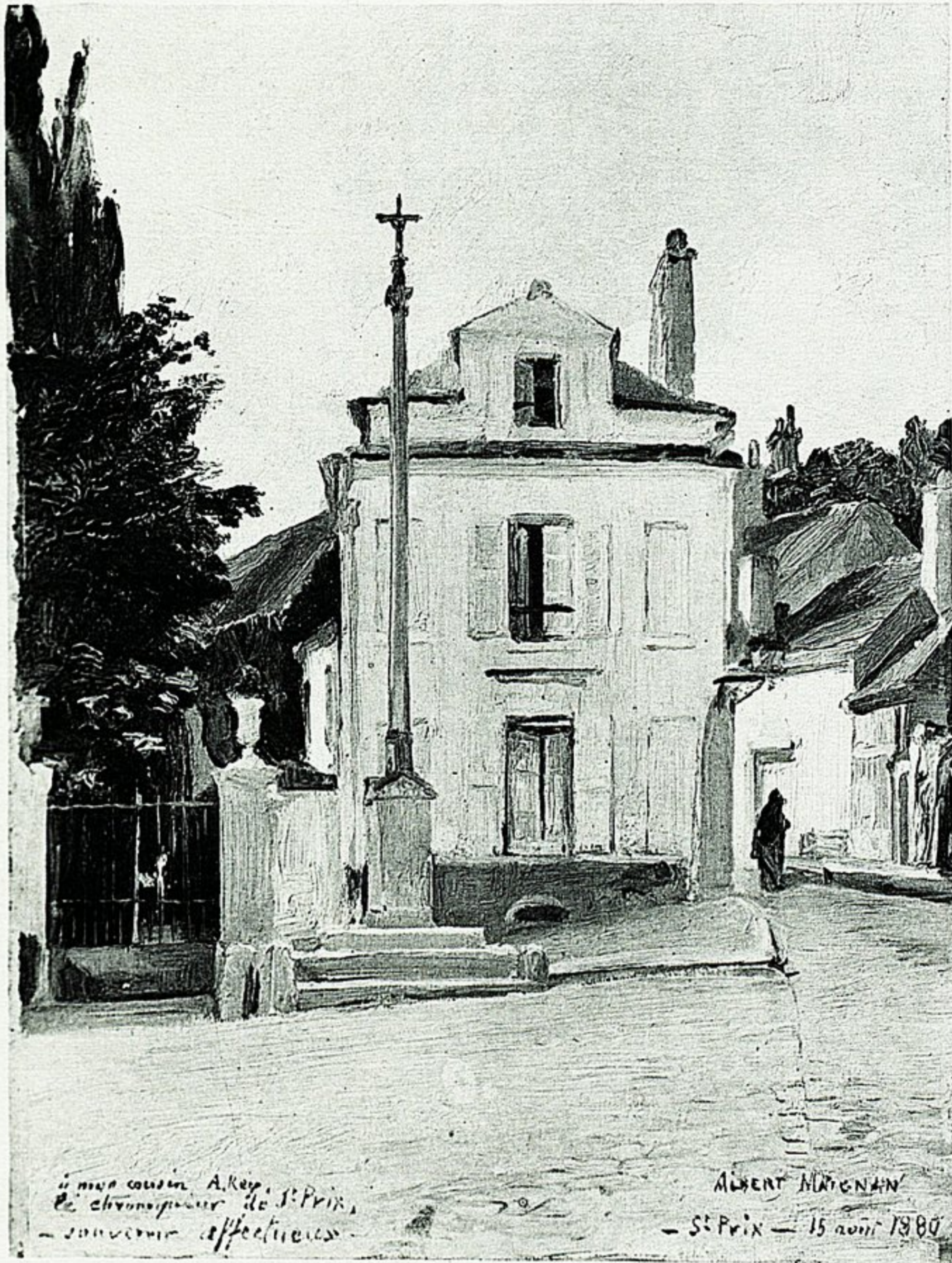
(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1904, IV, 377.  
(2) G. MICHAUT, *Sainte-Beuve amoureux*, p. 188, 194.

qui subsiste encore avec ses dépendances. Un procureur au Châtelet construisit ce groupe à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle ; il appartenait, sous la Révolution, à une ancienne danseuse, qui le légua à ses serviteurs. Ceux-ci en louèrent une partie, le pavillon susdit. Paul-Louis Courier l'habita en 1813, et en a daté quelques lettres ; l'une entre autres où il maugrée contre le pays, lui reprochant de ne pas avoir la fraîcheur de Frascati. Ce qui n'est pas pour faire mentir sa réputation d'humeur grognonne.

Le propriétaire au temps qui nous intéresse, M. C... venait de joindre à son jardin un terrain de dix hectares ; démembrement du parc de Saint-Leu, rendu célèbre par le séjour de M<sup>me</sup> de Genlis, de la reine Hortense, du dernier Condé, et de deux futurs souverains : Louis-Philippe et Napoléon III. La partie contiguë à Saint-Prix avait appartenu auparavant à Dufort, seigneur de Saint-Leu, puis comte de Cheverny. Là, les locataires de M. C... eurent la jouissance d'un petit bois, et d'une pelouse dévalant sur une pente superbe, en face d'un horizon où l'ancien châtelain comptait sept villes et trente-trois villages (1).

Beau champ donné aux courses des uns, aux rêves des autres ! Des témoins ont raconté les jours, — les jours à la lettre, — passés par M<sup>me</sup> Hugo dans le parc de M. C... Elle y venait dès la première heure. Quand elle traversait le plateau qui domine Saint-Leu, et que le long peignoir blanc, orné de dentelles, avec lequel Louis Boulanger l'avait voulu peindre, dessinait sur le ciel ses mouvements harmonieux et la belle maturité de ses formes, la comparaison s'imposait : elle était « un peu reine et déesse ». Elle s'asseyait et, pendant de longues heures, travaillait

(1) *Mémoires* publiés par M. Robert DE CRÈVECŒUR, Paris, 1886, 2 vol. in-8°, I, 5.



MAISON HABITÉE PAR VICTOR HUGO  
A Saint-Prix en 1842

ou lisait ; et la jeunesse de jouer et de se répandre à l'entour. Le groupe, reformé après le dîner, regardait les longs crépuscules s'éteindre derrière les premières collines lointaines de Normandie. Il arrivait que les enfants réussissent à entraîner avec eux un camarade qui avait le double de leur âge, mais autant de vitesse aux barres que le plus jeune ; ils aimaient, dans le fils de M. C..., sa bonté condescendante de frère aîné et son ingéniosité à les divertir ; ils essayaient d'adoucir l'humeur sauvage où le jetait une infirmité de parole.

Les compagnons ordinaires de leurs ébats étaient les enfants du peintre Julien Gué, autre locataire de M. C..., donc un voisin très proche, et le tout jeune fils du peintre Jean Gassies, que celui-là invitait aux vacances. Gassies et Gué étaient d'origine bordelaise (1). Gassies, dès 1829, avait eu l'idée de s'installer dans une auberge, pour peindre un « Intérieur de l'église de Saint-Prix » qui figura au Salon de 1831, et qu'on verrait au Louvre, si le Louvre, auquel il appartient, ne l'avait prêté au palais de l'Élysée, puis oublié (2). Gué était une ancienne connaissance de la famille Hugo. Présenté par Nodier, il avait fait avec elle et lui, en 1825, un voyage de Suisse, que ses compagnons, assurés de la collaboration de Lamartine, devaient conter dans un livre qu'il illustrerait. La déconfiture de l'éditeur Urbain Canel a empêché l'ouvrage de voir le jour (3). Gué a peint une « Sortie de messe » de l'église de Taverny, en 1840 (4). Il s'adonna aussi à la décoration

(1) Gassies (1786-1832). — Gué (1789-1843).

(2) Son fils Georges est devenu bon peintre à son tour, a vieilli sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, et, fidèle et intelligent témoin du passé, l'a raconté récemment, dans un livre simple et de bonne grâce, *le Vieux Barbizon* (Paris, 1907, in-12.)

(3) *Victor Hugo raconté*, II, 108 — M<sup>me</sup> MÉNESSIER-NODIER, *Charles Nodier, Épisodes et souvenirs de sa vie*, Paris, 1867, in-12, p. 266, 268.

(4) Ce tableau a été lithographié par H. Berthoud, dans la *Revue poétique du Salon de 1841*.

théâtrale, ce qui lui fut une occasion de rencontrer Victor Hugo sur les scènes du romantisme.

Saint-Prix, vers la même époque, attirait d'autres artistes. Muller, l'auteur de « l'Appel des dernières victimes de la Terreur », parut dans quelques réunions du soir (1). Larivière, qui composait alors de belles pages pour Versailles (2), devait acquérir, à quelques pas de là, une maisonnette que lui céda Hippolyte Lemonnier, ancien secrétaire de l'Académie de France à Rome, le père du professeur actuel à la Faculté des lettres ; maisonnette où Lemonnier avait remplacé lui-même le statuaire Gois (3). Le chemin de notre village avait pu être enseigné à Larivière par son ami Justin Ouvrié, qui y peignit un « Escalier de l'église de Saint-Prix », exposé au Salon de 1831, et figurant aujourd'hui au Musée de Douai (4).

M<sup>me</sup> Hugo, devant son petit cercle intime, aimait à rappeler les voyages qu'elle avait faits en Espagne. Elle en avait rapporté un fort brillant costume, dont il lui prenait quelquefois la fantaisie de se revêtir, et elle dansait la cachucha, le soir au jardin, en jouant des castagnettes. L'Europe, alors, se passionnait pour cette danse, mise en vogue par la célèbre Fanny Elssler.

Reprenons la *Correspondance* de Victor Hugo :

Paris, ce 18 août [1842]. — Merci... ma Didine bien-aimée... Écris-moi ainsi tous les jours. J'ai été bien heureux de savoir que mon Toto respirait l'air là-bas à pleine poitrine (5).

[Paris] Ce mercredi 31 août 1842. — Je reçois avec bien de la joie, ma fillette chérie, toutes les bonnes nouvelles que tu me donnes.....

(1) Charles-Louis Muller, membre de l'Institut (1815-1892).

(2) Charles-Philippe Larivière (1798-1876), peignait en 1839, les batailles de Cocherel et de Castillon ; en 1841, la bataille de Mons-en-Puelle.

(3) Étienne-Pierre-Adrien Gois (1731-1823).

(4) Pierre-Justin Ouvrié (1806-1879).

(5) *Correspondance* (1815-1835), p. 331-333. On avait craint alors que François-Victor n'eût la poitrine sérieusement prise, à tel point qu'on avait demandé à Sainte-Beuve de le venir voir (BIRÉ, *Victor Hugo après 1830*, II, 43).

Ta mère est rétablie de sa petite indisposition ; mon Toto va de mieux en mieux. Dieu soit loué ! J'ai bien redouté Saint-Prix, je le bénis maintenant. Je ne pense pas pouvoir aller vous embrasser là-bas avant vendredi, et encore il faudra que je m'en retourne le lendemain, de bonne heure. Je présume que j'arriverai avec M. H. Didier, qui m'a écrit pour me le demander. Ta mère trouvera sans doute le moyen de le coucher. [La troisième République a fait M. Didier magistrat, puis sénateur].

Remercie, je te prie, M<sup>mes</sup> Collin, en attendant que je le fasse moi-même. Je sais qu'elles sont bonnes ; mais je suis doublement touché, quand leur bonté se répand sur vous....

[Paris] Ce mercredi, 7 septembre 1842. — Voici, mon enfant chérie, un petit mot pour Toto. J'ai bien peur que mon travail ne m'empêche de vous aller voir avant les premiers jours de la semaine qui vient. Il me faudra bien du courage pour rester ici, quand vous êtes là-bas (1).

Dis à mon gros Charlot que, puisqu'il dessine, il ait soin de dessiner d'après nature, lentement et soigneusement et fidèlement...

Excuse-moi près de M<sup>mes</sup> Collin de n'être pas allé les voir la dernière fois, et offre-leur tous mes respects.

Ton petit père,

Victor HUGO.

M<sup>mes</sup> Collin habitaient un ancien rendez-vous de chasse des Vendôme, aujourd'hui dénommé « château de Saint-Prix », non par tradition féodale, mais à cause des beautés d'architecture et de paysage qui y attiraient récemment, comme locataire, l'auteur de *Cyrano de Bergerac*. Ces dames étaient deux veuves, la mère et la fille, de même nom, l'une ayant épousé le beau-fils de l'autre, aïeule et mère d'une fillette destinée à devenir l'épouse d'un collectionneur réputé, M. Léopold Double. On rechercha pour celle-ci, — voisine et amie d'une jeune sœur de Tattet qui fut M<sup>me</sup> Alfred Le Roux, — la société des filles du poète, entre lesquelles son âge l'encadrerait, et les deux familles se lièrent. Une matinée enfantine fut donnée au château, où assista Victor Hugo lui-même ; il venait de

(1) Il allait dater du 10 septembre le manuscrit définitif des *Burgraves*, qu'il acheva le 19 octobre.

présenter au roi les condoléances de l'Institut, sur la mort tragique du Duc d'Orléans. Un écho de la fête m'est arrivé par un danseur de ce temps-là, qui, du Haut-Tertre de Taverny, s'y rendait par la route de la forêt. Il a, depuis, fourni une brillante carrière dans les Ponts et Chaussées ; mais, alors, ayant trois ans de moins que Léopoldine, il ne vit qu'à peine sa beauté. Le futur ingénieur n'en fut ému que rétrospectivement, quand il apprit que la petite main qu'une ronde avait unie à la sienne s'était glacée dans un naufrage : « L'année à peine *avait* fini sa carrière. »

Encore un prix de thème grec remporté, au mois d'août, par Charles, en quatrième : sa dernière couronne au Concours général. François-Victor y brillera davantage, surtout dans ce fameux concours de philosophie de 1848 où il se classait immédiatement après les About, les Taine et les Sarcey ; ce qui ne laissait pas d'être un honneur.

Une amitié de plus en plus étroite unit, d'autre part, les collégiens à M. C... fils, qu'on voulait décidément apprivoiser, avec l'aide du poète même, comme le montre cette lettre du 3 septembre (1) :

J'aurais vivement désiré, Monsieur, qu'il vous eût été possible d'accepter mon invitation. Je m'arrête devant votre motif, si respectable et si touchant [fidélité au deuil d'une mère].

Permettez-moi de vous dire qu'il ajoute encore à l'estime particulière que vous m'avez inspirée. Je vous renouvelle tous mes remerciements pour les excellents soins que vous prodiguez si gracieusement à ma famille. Croyez que nous en sommes bien reconnaissants, et agréés.....

Victor HUGO.

Les vacances finirent. La douleur de Charles, à la ren-

(1) Collection particulière. C'est l'unique source des lettres de la famille Hugo qu'il me reste à citer.

trée de 1842, touchait au désespoir. Son cœur se fend, dans une lettre du 5 octobre au compagnon de la veille :

Mon bon Monsieur C...,

Je viens d'écrire à ma mère, à ma sœur et à mon frère; je vous écris, car je vous aime aussi. En me quittant hier au soir, vous avez pu voir quelle était ma tristesse et même ma douleur. Elle n'a fait qu'augmenter, depuis que je suis loin de vous et de ma famille.

Je ne me suis couché qu'à onze heures, en me disant : hier, à pareille heure, je causais amicalement avec ce bon Monsieur C..., que j'aime tant. J'étais heureux, hier ; aujourd'hui, je suis malheureux. Si vous avez jamais éprouvé la douleur de quitter votre famille, mon excellent ami, vous devez savoir combien on aime à se rappeler le plus possible les doux moments qu'on a passés, dans les moindres détails, avec leurs moindres circonstances. Eh bien ! mon temps se passe en des méditations semblables, qui me retracent tout le bonheur dont j'ai joui près de vous, pendant les deux mois qui viennent de s'écouler. Mais, hélas ! maintenant, plus de douces soirées passées au coin du feu, plus de ces causeries si vives et si charmantes, plus de parties de billard, plus de rêves, plus de joie !....

Muller est-il venu ? Vous a-t-il écrit ?....

Et dire qu'il me va falloir passer un an ici, entre ces quatre murs, dans cette salle infecte et obscure, sur ce banc dur et nu, sur cette table noire et usée ; c'est à en perdre la tête....

Cependant je vous reverrai dimanche; c'est bien long d'attendre jusque-là, trois grands jours, et une nuit plus longue encore. Là, je ne dors pas. Habitué à veiller jusqu'à deux heures du matin et à m'endormir à quatre, je ne puis, en me couchant à huit heures, fermer l'œil un seul instant. Et puis je me figure que dimanche ne viendra jamais. Il viendra cependant, mais bien lentement. Ma raison me dit qu'il viendra; mais mon cœur dément ma raison.

Pardon, mon vieil ami, de toutes ces paroles; pardon, si je vous attriste avec ma tristesse. Consolez-moi, écrivez-moi; car, vous qui avez souffert, vous devez savoir consoler.....

Charles HUGO.

C'était, sans que personne le pût soupçonner, la fin des séjours à Saint-Prix.

---



### III

CORRESPONDANCE. — « LES BURGRAVES », LE MARIAGE DE LÉOPOLDINE. — LE DRAME DE VILLEQUIER ET LE « LIVRE D'AMOUR » (septembre-novembre 1843). — INDIGNITÉ, COURT ÉMOI DE SAINTE-BEUVE. — ANNIVERSAIRES. — DERNIÈRES VISITES A SAINT-PRIX (1845, 1846). — DÉCÈS DE M<sup>me</sup> HUGO (1868). — PRÉCAUTIONS POSTHUMES DE L'AMANT ET DU MARI. — MORTS, OUBLI. — LA TERRASSE NOMMÉE DANS L'ŒUVRE DU MAÎTRE, NON SAINT-PRIX.

L'exaltation tomba cependant ; cette mélancolie aiguë s'adoucit en un souvenir qui pâlera lui-même, comme tous les souvenirs. Dans l'ordre des sentiments apaisés, François-Victor fut à l'unisson avec son frère. Tel il se montra dans la lettre du 2 février 1843, où il mêlait la double joie d'annoncer à l'ami de Saint-Prix sa prochaine visite et des événements de famille heureux :

Mon cher Monsieur C. . . .

Votre lettre et votre charmant dessin, qui va figurer fort bien dans mon album, sont arrivés à bon port, avec les livres. . . . Je vous annonce une nouvelle bien heureuse pour moi : maman me permet d'aller passer plusieurs jours chez vous, puisque vous voulez bien me recevoir. J'emmènerai avec moi mon frère Charles, qui est déjà bien content. Nous sommes, dans ce moment, au milieu d'une grande joie et d'une grande peine. Nous marions Didine avec le frère de M. Vacquerie. Nous sommes heureux de la voir heureuse, malheureux de la voir partir loin de nous, car c'est au Havre qu'elle va désormais fixer sa résidence. Nous irons la retrouver cet été. C'est ce qui fait que nous ne pouvons pas aller vous trouver cette année. Le mariage est fixé au 15 ; vous voyez que c'est bien près (1).

(1) Et il eut lieu, en effet, le 15 février 1843, à Saint-Paul.

Papa, à qui j'ai annoncé que vous vouliez bien être de ses applaudisseurs à la première représentation des *Burgraves*, me charge de vous remercier. La pièce est ajournée au 1<sup>er</sup> mars..... On a déjà essayé de deux actrices pour le principal rôle. Elles ont été insuffisantes. On vient d'en engager une troisième, qui a beaucoup de talent, M<sup>me</sup> Mélingue, qui entre comme sociétaire au Théâtre-Français, et qui a payé, pour jouer ce rôle, quinze mille francs de dédit au théâtre de l'Ambigu. Cette fois, on n'en changera plus. Voilà le plaisir de vous voir ajourné au 1<sup>er</sup> mars (1).

En attendant, tâchez de compenser votre absence par des lettres, si cela ne vous dérange pas trop. C'est un si grand plaisir pour moi que de causer avec vous. Faites-les le plus longues possibles, et permettez-moi d'être assez banal pour vous dire qu'elles ne seront toujours que trop courtes.

Victor HUGO fils.

J'ai entendu M. C... exprimer avec quel charme il lut les vers délicieux que chacun sait par cœur aujourd'hui, et que lui apportèrent, dans leur primeur, ces lignes du même correspondant :

Mon cher Monsieur,

C'est décidément le mardi 7 de ce mois qu'a lieu la première représentation des *Burgraves* [et elle eut lieu, en effet, à cette date]. Je m'empresse de vous communiquer cette bonne nouvelle. Papa a besoin de vos deux bonnes mains, pour que les *Burgraves* aient le succès qui leur convient ; il a besoin de votre esprit, car les bons esprits sont rares par le temps qui court ; enfin il a besoin d'un cœur comme le vôtre, d'un de ces cœurs, rares par tous les temps, qui aiment le beau.

Vous allez bientôt recevoir un billet de faire part ; il vous annoncera le mariage de ma sœur aînée, qui, dans ce moment et pour toujours, habite le Havre, et nous laisse tous navrés.

Comme vous êtes mon ami, je vais vous dire les vers que papa lui a adressés pour son départ ; c'est entre nous (2) :

(1) « *Les Burgraves* sont un peu ajournés : Il y a un rôle de femme et de vieille femme que l'auteur a retiré à M<sup>lle</sup> Maxime, comme peu capable ; on paraît espérer M<sup>me</sup> Dorval, qui entrerait au Français *ad hoc* ; mais elle refuse. Tout cela retardera. Hugo voudrait M<sup>lle</sup> Georges. » *Revue des Deux Mondes*, IV, 593. La crise finit par l'engagement de M<sup>me</sup> Mélingue.

(2) La pièce figure dans *les Contemplations* (livre IV, n<sup>o</sup> 11), sous le titre : « 15 février 1843 », et sans autre changement que le remplacement de « chéri » par « béni », au 3<sup>e</sup> vers.

Aime celui qui t'aime, et sois heureuse en lui.  
— Adieu ! — Sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre !  
Va, mon enfant chéri, d'une famille à l'autre.  
Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui !  
Ici l'on te retient, là-bas on te désire.  
Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir.  
Donne-nous un regret, donne-leur un espoir.  
Sors avec une larme ! entre avec un sourire !

Adieu, cher ami, il faut que je vous quitte pour écrire sous la dictée de papa, qui a mal aux yeux.

Adieu, à bientôt. — Votre ami, tout à vous,

Lundi 2 mars 1843.

Victor HUGO fils.

Les beaux jours de Saint-Prix sont passés ; je veux dire les longs jours, car les deux jeunes gens saisiront encore avec empressement plusieurs occasions prochaines, si brèves qu'elles fussent, d'y revenir. Voici ce qu'écrit Charles, à la fin de l'année scolaire, le 8 août, à neuf mois de l'époque où l'abandon de ce village lui avait causé un tel déchirement :

Mon cher ami,

Je comptais tous les jours vous aller rendre visite à Saint-Prix ; mais je n'ai pas pu trouver une seule journée de liberté, tant on nous tient emprisonnés pour ce diable de concours que je maudis de tout mon cœur, et que je suis heureux de voir terminé. — J'espérais vous aller voir avant la distribution, cher ami, et je l'espère encore ; mais c'est bien, bien incertain, à cause du doute même où nous laisse l'Université sur l'heure de notre liberté... mais c'est une chose dont vous vous passerez bien facilement.

Mon père est, dans ce moment-ci, en Espagne. Il regarde les jeunes filles danser la cachucha, pieds nus, sur la plage ; il rencontre de temps en temps un prêtre qui le salue avec son immense sombrero. Il apprend la langue basque et rapprend l'espagnol... il nage, il rêve. Il est dans un beau pays où l'on n'a qu'à vouloir pour être heureux. Voilà tout ce qu'il nous écrit. Passez-moi ces détails, qui n'auront pas le temps de vous ennuyer (1).

(1) Une lettre fort semblable, datée du 31 juillet, fut écrite par Victor Hugo à Charles Didier, qui a été nommé plus haut. Un catalogue de M. Noël Charavay en a donné les lignes suivantes, dont quelques parties sont iden-

Et vous, que faites-vous ? Avez-vous un ami gai près de vous qui vous passe un peu de sa joie ? Car vous n'avez provision que de tristesse. Vous êtes triste, mon pauvre ami ; vous avez le droit d'en vouloir au sort, qui vous a donné tant de cœur et tant de malheur. Vous avez, cependant, une amie qui vous console, j'en suis sûr ; c'est la nature. Il n'est rien pour calmer la douleur comme un ciel bleu. Vous devez vous promener souvent, n'est-ce pas ? dans les belles prairies de la colline ou sous les beaux chênes de la forêt. Si vous ne l'avez point encore fait, faites-le. C'est un conseil et un bon conseil que je vous donne là.

Et puis, écrivez-moi. Vous voyez, c'est toujours moi qui prends l'initiative. Jamais vous ne me prévenez. Tenez ; moi, je suis très gai, trop gai même. Eh bien ! écrivez-moi, pour me donner un peu de votre tristesse. Moi, je vous rendrai le même service, en vous envoyant dans mes lettres un peu de ma gaieté.

Je désire et ferai tout mon possible pour aller vous rendre une dernière petite visite, avant de partir pour le Havre, où, vous savez, je vais passer les vacances.

Mais il faut, pour cela, que je ne vous gêne pas, et qu'il plaise au bon Dieu ou à M. Villemain de nous donner un peu de liberté.

Sans adieu toujours. — Votre ami de cœur,

Charles HUGO.

Le cœur, sans doute, conserve une attache à Saint-Prix ; mais l'imagination libérée va gaiement, au fil de l'eau, de l'embouchure de l'Oise à celle de la Seine, au moins jusqu'à l'anse délicieuse où Villequier courbe son rivage moitié sylvestre, moitié marin. Le pauvre garçon ne pouvait prévoir la catastrophe qui allait bouleverser les vacances prochaines : le coup de vent qui coucha sur le fleuve la voile imprudemment déployée des jeunes époux, et termina tragiquement un bonheur de six mois. Les

tiques à la citation de Charles Hugo, et quelques mots reproduits dans les récits dont on a composé le volume des *Œuvres inédites* intitulé : *En Voyage, Alpes et Pyrénées* (Paris, 1890, in-8°) : « Un château au milieu de la mer, la trace des bombes sur toutes les maisons, la trace des tempêtes sur toutes les roches ; voilà Saint-Sébastien. Je me baigne et je me promène sur le sable, je nage et je rêve, j'apprends le basque et je r'apprends l'espagnol. Le soir, je vais sur la pelouse voir les jeunes filles danser pieds nus la cachucha, en faisant claquer leurs doigts comme des castagnettes... Voilà ma vie » Mme Hugo avait été, jadis, témoin de pareilles scènes, que nous l'avons vue imiter sur une pelouse de Saint-Prix.

dates sont poignantes à lire sur une pierre du cimetière voisin : « Charles Vacquerie, âgé de 26 ans — Léopoldine Hugo, âgée de 19 ans — Mariés le 15 février — Morts le 4 septembre 1843. » Un enfant n'est pas nommé qui avait palpité dans le sein de sa mère.

Quel changement de ton, dans une lettre de Charles Hugo, adressée de Paris à Saint-Prix le 11 octobre !

Merci, mon cher ami, de votre bonne lettre ! Cet affreux malheur n'a fait que resserrer les liens qui m'unissent à vous. Je sais que vous avez souffert, et que vous souffrez peut-être encore ce que je souffre, et cette similitude de malheur redouble, s'il est possible, mon amitié pour vous.

J'étais trop gai, n'est-ce pas ? Vous deviez sentir que cela ne pouvait pas durer longtemps. Maintenant j'aurai besoin de quelqu'un qui me prête un peu de sa joie.

Saint-Prix restera dans mon souvenir comme un lieu bien charmant, je vous le jure, cher ami. Elle y fut si heureuse ! Peut-être même serait-ce pour moi une impression pénible que celle que j'éprouverais en revoyant Saint-Prix, car elle est partout dans ce charmant village : dans l'air, dans les feuilles, dans les fleurs, dans les rues, dans les longues allées de la Terrasse, dans les petits bosquets de votre jardin, dans le ciel bleu ! Pauvre ange !

... Vous pourrez me venir voir. Faites-le donc, je vous en prie.

Tout à vous de cœur, cher ami.

Charles Hugo.

On sait que Sainte-Beuve n'a pas voulu essayer de rentrer dans le cœur de la famille Hugo, comme le lui conseillait éloquemment Pavié, « par cette large blessure ». Combien il était loin de certaines générosités de pensée ! Il s'en défendit, arguant de précédentes tentatives infructueuses, et qui l'auraient exposé à des injures (1). Quelle criante invraisemblance, quand on sait par les lettres de Hugo, qu'il a lui-même conservées, avec quelle admirable noblesse de sentiments autrefois, quelle parfaite convenance de ton toujours, l'ancien ami lui écrivait. Non,

(1) Voir la lettre à Victor Pavié, déjà citée, du 14 septembre 1843.

toute la vie de Sainte-Beuve raconte qu'il n'a pas goûté les longues amitiés, et, alors, il voulait garder sa liberté pour en faire, au moment même, un usage abominable, inspiré par une bile recuite, une vanité féroce, une rare inconscience morale. Il n'eut pas de scrupule, le bonheur d'une famille abîmé, d'exposer son honneur à un autre naufrage : il imprima le *Livre d'amour* (1) ! Le poème, anonyme et si transparent, devait servir à la fois ses passions et ses ambitions : lui donner la souplesse du « cygne de Lédà » auquel il se comparait, pour se mettre en bonne posture auprès des femmes, notamment avancer l'œuvre de séduction de M<sup>me</sup> d'Arbouville (2) ; l'égaliser aux plus grands dans l'art des vers, jusqu'à l'idole même du romantisme, qu'il appelait « l'homme grossier » dans son *Journal*, sans lui refuser « une sorte de génie », mais dont une critique méprisante, provisoirement secrète, rabaisserait peu à peu la gloire.

Il eut alors, — précisons : le 11 novembre 1843, — à la vue de l'opuscule imprimé, une phase d'allégresse dont une double trace demeure : d'abord dans une note qu'il dicta à son secrétaire et transcrivit lui-même au verso du faux titre de son exemplaire du *Livre d'amour* (3) ; puis dans le testament du 19 décembre suivant, qu'il remit à son ami Juste Olivier de Lausanne (4). La note contient entre autres ces lignes équivoques : « On s'est décidé à assurer l'existence de ces vers, parce qu'ils ont été faits de l'aveu des deux intéressés pour consacrer le souvenir de leur lien. » Le testament renferme, sur le

(1) Je renvoie, sur ce sujet, à un livre écrit avec la plus riche documentation : G. MICHAUT, *Sainte-Beuve amoureux et poète, — Étude sur le Livre d'Amour de Sainte-Beuve, d'après des documents inédits*, Paris, s. d. [1904], in-12.

(2) *Revue des Deux Mondes*, Léon SÉCHÉ, *Une Amie de Sainte-Beuve, Madame d'Arbouville*, 1909, V. 342.

(3) Bibliothèque nationale, Réserve Ye 4801.

(4) *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> août 1844, IV, 601-603.

même sujet : « Mon intention expresse est que ce livre ne périsse pas. »

Au même moment encore, à quelques semaines du deuil de Villequier, entendant effacer la trace de ses rapports amoureux avec M<sup>me</sup> Hugo, il lui reprit ses lettres, promettant qu'il lui rendrait celles qu'il en avait reçues : parole qui ne fut point tenue, soit tromperie ou rouerie qui avait son but et l'achève de peindre. Non seulement, comme a dit Cousin, ce n'était pas un gentilhomme, mais plutôt une laide incarnation de trois péchés capitaux : la luxure, l'orgueil et l'envie. Et combien l'ignore-t-il ! Le portrait de « l'homme grossier », qu'il flagelle sous les traits de l'ancien ami, prétend montrer celui-ci « tout au contre-pied des nuances morales et de l'observation des convenances ». On sent qu'il est étroitement parqué dans le champ des lettres, et qu'il voit dans le pédantisme le secret de toute délicatesse, la vertu suffisante.

Le drame de la basse Seine, cependant, eut de longs retentissements dans le cœur de Victor Hugo et dans celui de la mère. Le monde a entendu les plaintes de la lyre magnifique ; le Panthéon, il y a peu d'années, en résonnait encore. Les larmes maternelles ont coulé comme aux autres foyers, avec une fidélité sûre et silencieuse. Recueillons surtout les souvenirs qui se sont répercutés dans la vallée de Montmorency, sans perdre de vue Sainte-Beuve, dont le nom s'imposera à la dernière ligne de ce récit. Suivons le cours des années.

\* \* \*

Victor Hugo a surtout chanté Léopoldine enfant ; mais il a daté ses souvenirs le plus négligemment du monde, non pas même, comme on dit, à vue de pays, car son inexac-

titude, parfois, est dénoncée précisément par le cadre où il les replace. La pièce du premier anniversaire porte : « Villequier, 4 septembre 1844 », et semblerait évoquer la Terrasse, n'était la contradiction de l'âge et du lieu :

Quand nous habitons tous ensemble  
Sur nos collines d'autrefois,  
Où l'eau court, où le buisson tremble,  
Dans la maison qui touche au bois,

Elle avait dix ans et moi trente,  
J'étais pour elle l'univers.

Pour des causes remontant à cette année même, et qui m'obligent à y insister, le second anniversaire a été passé sous silence par le poète.

En 1844, trois académiciens morts furent à remplacer : Campenon, Casimir Delavigne et Charles Nodier. Sainte-Beuve, si ambitieux d'être nommé, suivant un mot de Doudan, « séchait sur pied ». Le 8 février, Saint-Marc-Girardin obtint le fauteuil de Campenon. L'élection du successeur de Casimir Delavigne, à laquelle on voulait procéder le même jour, n'aboutit pas, après sept tours de scrutin, dont le dernier donna dix-sept voix à Sainte-Beuve. On dut la recommencer, en même temps que désigner, six semaines après, le remplaçant de Nodier. Dans l'intervalle, Sainte-Beuve, dont la bassesse se caractérise par cette seule démarche, osa aller demander à Hugo sa voix, dans cet appartement de la place Royale dont on a vu quel raffinement prétendu de dignité l'avait tenu écarté à la mort de Léopoldine. Et le 14 mars, il était élu : « Hugo a été parfait », écrivait le candidat à Victor Cousin, quelques jours avant l'élection, sauf à écrire le lendemain du succès, à M<sup>me</sup> Juste Olivier (1) : « Il y a eu une espèce de paix

(1) Lettre du 19 mars 1844 (*Bibliothèque universelle et Revue Suisse*, août 1904).



plâtrée entre Hugo, Vigny et moi ; cela a aidé à l'élection de Mérimée. La mienne était assurée sans cela. » La pudeur renaissait, d'une certaine façon, dans un mensonge (1).

1845, en ce qui nous touche, prit deux fois un air tragique. Hugo, directeur de l'Académie, eut à recevoir Sainte-Beuve le 25 février. Quel colloque entre ces deux hommes ! L'un, de bonne foi, soutenu par un effort magnanime ; l'autre, sans scrupules jamais, sans peur depuis son élection, récent éditeur de ses *Poésies complètes*, où il renouvelait en termes à peine voilés l'outrage du recueil secret. Quelques auditeurs, à moitié informés, étaient l'oreille au guet. « On s'attendait, a dit l'un d'eux, à de l'imprévu. » Rien n'éclata pourtant dans cette atmosphère chargée de tempêtes, et dont les modernes connaissent mieux les menaces que la plupart des contemporains. Après cela, le nouvel académicien reprenait, dans une lettre à Pavie, la tranquillité de son aplomb et ses formules détachées : « Hugo a été très bien pour moi. » Il écrivait en même temps à celui-ci un remerciement, dont l'aveugle mari le remercia à son tour, en cette effusion : « Votre lettre, Monsieur, me touche et m'émeut. » Et l'autre, qui l'avait traité de « noble cœur », biffait le mot dans le fameux Livre, pour y substituer cette note : « Non, ...artificieux et fastueux, il est vain au fond... J'ai été longtemps sa dupe. J'étais dans l'ancre du Cyclope, et je me croyais dans la grotte d'un demi-dieu. »

Un mois et demi plus tard, le 13 avril, le poète était élevé à la pairie, son rêve : un sommet ! La foudre y tomba. L'audace des allusions de Sainte-Beuve s'était accrue. Là où un avertissement ferme et discret eût été de mise, le zèle

(1) Lettre du 19 mars 1844 (*Bibliothèque universelle et Revue Suisse*, août 1904).

enragé d'un pamphlétaire, comme on disait en ce temps-là, brisa les vitres. Le fameux article d'Alphonse Karr, « Une infamie », publié dans *les Guêpes* du même mois, assomma à la fois le coupable et les victimes. Sainte-Beuve fut d'abord étourdi, et chancela sous le coup de la réprobation de ses meilleurs amis. Il détruisit, sans désespérer, la moitié, semble-t-il, de l'édition de l'ouvrage incriminé : cent exemplaires environ sur deux cents, et, par lettre du 14 juillet 1845, il pria Arsène Houssaye de l'aider à en faire rentrer quelques-uns qu'il avait distribués : « Tâchez, lui disait-il, à tout prix, et aussi promptement que vous le pourrez, de les avoir entre vos mains. »

Ce fut, après la phase d'enivrement que j'ai contée, une seconde phase, d'affolement, mais très courte. Arsène Houssaye a été dupe de quelque illusion en écrivant : « Il pleura de vraies larmes sur son forfait. » De vraies larmes sont-elles si vite séchées et oubliées ? Sainte-Beuve dut sourire bientôt de voir traiter un manque de discrétion comme une faute contre l'honneur. « La lettre qu'il m'écrivit, dit encore l'ami, prouva bien son repentir. » Non, mais le regret seulement d'une campagne prématurée. Il attendra, puisque ses amis du moment se sont cabrés, le temps où il aura affaire à des oreilles moins chatouilleuses. Et il arrêta ses destructions. Cent exemplaires du *Livre d'amour* se retrouveront sous la main de son secrétaire M. Troubat, une douzaine d'années après sa mort. Troisième phase d'attente rassérénée, qu'il ne faudrait pas croire caractérisée par ces lignes écrites en 1858 à une jeune amie de Suisse : « J'ai des vers anciens non publiés... Cela n'est pas publiable et ne le sera peut-être jamais convenablement. Celui qui exécutera après moi mes volontés sera juge souverain dans sa délicatesse. » Non, le perfide avait un plan, qui devait se développer au travers

de l'apparente sincérité de ses hésitations, et une obstinée résolution de ne pas prononcer sur lui le *Qualis artifex pereo* ! Elle apparaîtra plus loin, en toute évidence.

Des angoisses de la place Royale en 1845, rien cependant n'a transpiré. On se tint coi : on n'osa pas mettre les noms soi-même au bas des figures ébauchées par le journaliste, si reconnaissables qu'elles fussent. Le poète, qui n'avait pas relevé une impertinence, dut dévorer un affront. Il se borna à écrire quatorze vers, — la matière d'un sonnet, — une réponse éventuelle, différée au « Libelle posthume » qu'on lui avait dénoncé ; il y retraçait la scène d'expulsion du traître, qui vraisemblablement avait tenté une visite à M<sup>me</sup> Hugo après la séance académique et l'article de Karr (1). Nous reproduirons ces vers quand nous toucherons à l'époque où l'opinion en fut ouvertement saisie. Alors un incident lamentable vient mettre fin à toute velléité de vengeance immédiate et publique. En juillet, un rendez-vous du nouveau pair de France avec la femme du peintre Biard (connue dans les lettres sous le nom de Léonie d'Aunet) fut troublé par une descente de police : la femme obligée d'aller coucher en prison, l'amant d'exhiber sa médaille pour ne pas subir le même affront. On sait que M<sup>me</sup> Hugo, conformément, si j'ose dire, à la déclaration de principes de Fourqueux, pardonna tout de suite, et, grâce à l'appui d'une main royale, étouffa l'affaire. Mais alors l'infidèle, infidèle à la fois à Adèle et à Juliette, dut se condamner à la retraite, au silence, se faire oublier provisoirement. Voilà pourquoi l'anniversaire de la mort de Léopoldine n'eut pas de chants en 1845.

(1) Voir, au sujet de cette date, les différences d'opinion de M. Michaut et de M. Simon. Je me rallie à celle du premier.

Mais laissons reparaitre les tendres souvenirs que la charmante figure évanouie n'obtint pas moins à Saint-Prix en cette année. La mère écrivait le 19 août au très constant ami de là-bas :

Mon cher Monsieur,

J'ai d'abord à vous faire mille excuses de l'indiscrétion de mes fils. Je vous sais si bon, si indulgent pour eux, que j'en ai été moins préoccupée. Ces jeunes indépendants ne m'ont pas consultée, lors de la lettre écrite ; sans cela, je leur aurais demandé de remettre à l'autre semaine le projet si charmant d'aller à Saint-Prix. Voilà pourquoi : je pars lundi prochain pour un voyage de quelques jours ; je vais pleurer près de la pauvre fille que Dieu m'a enlevée. C'est un anniversaire bien cruel, et qui ne me laisse pas le choix, quant à la date de mon absence ; j'aurais préféré que mes fils eussent quitté Paris en même temps que moi. Je viens ajouter mon indiscrétion à la leur, en vous demandant si vous voulez bien les recevoir lundi...

Veillez agréer...

Vicomtesse VICTOR HUGO.

Ce serait en 1846, si l'on pouvait se fier aux dates, que la veine de souvenir, comme pour compenser le silence de l'année précédente, aurait été pour le père la plus abondante et la plus belle. Cinq pièces en seraient le fruit ; je les indique par les vers du début et l'une d'elles, la seule qui en porte, par son titre (1) :

On vit, on parle, on a le ciel et les nuages  
Sur la tête, on se plaît aux livres des vieux sages.  
.....

O souvenirs, printemps, aurore,  
Doux rayon, triste et réchauffant!  
Lorsqu'elle était petite encore,  
Et que sa sœur était enfant...  
.....

(1) Ces pièces figurent dans le livre IV des *Contemplations*. L'édition Ollendorff les imprime dans l'ordre, aux pages et avec les dates ci-dessous : XI, p. 232, 11 juillet 1846, en revenant du cimetière ; IX, p. 229, Villequier 4 septembre ; VII p. 226, 12 octobre ; V, p. 223, novembre, jour des morts ; III, p. 217, 10 novembre.

Elle était pâle et pourtant rose,  
Petite, avec de grands cheveux.

.....

Elle avait pris ce pli, dans son âge enfantin,  
De venir dans ma chambre, un peu, chaque matin.

.....

TROIS ANS APRÈS

Il est temps que je me repose,  
Je suis terrassé par le sort.

Nous avons transcrit déjà les trois premières strophes de la seconde poésie ; voici la dernière, qui achève une scène enfantine :

Toujours ces quatre douces têtes  
Riaient, comme à cet âge on rit.  
De voir d'affreux géants très bêtes  
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

Le désaccord qui nous a troublé tout à l'heure, et fait hésiter à placer à la Terrasse une scène commençant par ces mots : « Elle avait dix ans, et moi trente », est inéluctable ici. L'auteur a plus ou moins volontairement erré ; il traite sa fille en bambine, « petite encore », tandis qu'elle avait seize et dix-sept ans en 1840 et 1841, et se mariait deux ans après.

Le 23 août de la même année 1846 qui nous occupe, M<sup>me</sup> Hugo écrivait à M. C..., qui venait d'être nommé maire, à peu près la même lettre qu'en 1845 :

Voulez-vous et pouvez-vous recevoir mes deux fils quelques jours chez vous ? Je vais, comme d'habitude, trouver ce qui me reste de ma fille bien-aimée. Ce voyage est trop triste pour que je condamne mes fils à le subir... Je compte partir dimanche prochain... Parlez-moi aussi franchement que possible.

Mon fils aîné vient d'être malade. La pensée de vous voir achève de le guérir.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

Vicomtesse VICTOR HUGO.

Les deux jeunes gens reçurent à Saint-Prix l'accueil dont le souvenir les y avait rappelés. Ils en parlaient le 10 septembre, laissant cette lettre, signée du cadet, pour le père de leur ami dont ils n'avaient pu prendre congé :

Cher Monsieur C...,

Au moment de notre départ de Saint-Prix, vous étiez absent.

Aussi n'avons-nous pas pu vous dire adieu, ni vous témoigner combien nous étions reconnaissants, moi et mon frère, du charmant accueil que vous avez bien voulu nous faire. Vous avez dû, sans doute, nous trouver bien bruyants, bien paresseux, bien négligents, bien indiscrets, etc. ; mais nous avons compté sur votre indulgence, et nous espérons que vous avez oublié tous nos péchés. Nous voici à Paris jusqu'à ce soir. Nous allons partir pour Saint-James, où nous nous amuserons sans doute beaucoup moins que chez vous.

Maman part avec nous ; elle se joint à nous pour vous faire agréer...

Victor HUGO, fils.

Dernier adieu de la jeunesse consolée au séjour des anciennes vacances ! On va à Saint-James. Et puis, nous ne pourrons plus les suivre.

Dix années environ s'écoulaient. *Les Contemplations* retentissent partout, avec leur superbe morceau terminal, qui est l'envoi du livre, daté de « Guernesey, 2 novembre 1855 jour des Morts : « A celle qui est restée en France. » J'en cite quelques fragments utiles :

Autrefois, quand septembre en larmes revenait,  
Je partais, . . . . .  
Je fuyais seul, sans voir, sans penser, sans parler,  
. . . . .

Et pendant que la mère et la sœur, orphelines,  
Pleuraient dans la maison, je cherchais le lieu noir. . . . .

Les arbres murmuraient : « C'est le père qui vient ! »  
. . . . .

Et je m'agenouillais au milieu des rameaux,  
Sur la pierre. . . . .

. . . depuis quatre ans . . . . .

Je ne suis pas allé prier sur son tombeau

.....  
..... Qu'est-ce donc ? Mon père ne vient pas !

On s'étonna à Saint-Prix, de certains mots : « Je partais... Je fuyais seul... C'est le père qui vient!... » Et cependant l'on avait vu la mère partir aussi, sans s'attarder à la maison. Il y avait là une apparence d'inexactitude et d'injustice que les carnets du voyageur ont expliquée. On y constate, en effet, qu'il a toujours préféré aller seul au cimetière de Villequier, même vieux, et jusqu'à la dernière visite qu'il y ait faite. Mais la mère avait son tour, et elle ne manquait pas de s'y rendre, seule aussi, quand septembre rappelait ces inconsolés à leur commune source de larmes. Cependant le lyrisme éperdu du grand artiste ne sonnait que pour lui.

Une dernière allusion à cet anniversaire est à relever pour nous dans une poésie de vieillesse, *l'Art d'être grand-père* (xiv), où l'aïeul, sous le titre : « A des âmes envolées », déplorant la mort, arrivée en 1868, d'un petit enfant, un premier Georges Hugo, mêlait les souvenirs de ce deuil à ceux de l'ancienne campagne :

Nous avions, sous les tonnelles,  
Une maison près Saint-Leu  
.....

Je contais la Mère l'Oie.  
On était heureux, Dieu sait!  
On poussait des cris de joie  
Pour un oiseau qui passait.

« Près Saint-Leu », la Terrasse ! Et voilà Léopoldine plus rajeunie encore ! Illusion tenace et singulière ; c'est le régime du bon plaisir introduit dans la chronologie.

1868 : la date rappelle à la fois la mort d'un petit enfant et celle de la grand'mère. Le 27 août, en effet, Adèle Hugo expirait à Bruxelles, aveugle, et frappée au cœur. Avec ses tristes lis, exaltés un jour, abaissés le lendemain devant la victoire publique et définitive de Juliette, elle a rejoint sa fille au cimetière de Villequier. Là même, elle n'a pas toujours trouvé le silence et la paix. Le fossoyeur contait devant moi, en 1905, qu'à plusieurs reprises des injures avaient été crayonnées sur son tombeau, et qu'une fois la stèle avait été nuitamment renversée. Elle a pourtant mérité le pardon, celle qui a tant pardonné, et son mari, qui l'a saluée morte du nom de « grande âme », ne le lui avait point dénié. Elle a terminé sa vie par trente années plus qu'irréprochables : expiatoires. Que les justiciers nomades veuillent bien ou l'apprendre ou s'en souvenir. Qu'ils méditent ces traits : elle a accepté l'humiliation d'un banquet où elle occupait la droite de l'époux, Juliette la gauche, et où l'Olympien, avec la satisfaction sereine de la paix établie dans son gynécée, a toléré qu'elle portât la santé de l'étrangère. Elle a eu cette résignation : elle a dû consentir à laisser ses lettres, un gage contre elle-même entre les mains du fourbe Sainte-Beuve, subordonnant les risques redoutables de son indiscretion à la crainte de le voir entamer contre son mari une campagne littéraire, où, — sa correspondance anéantie le montrait, — elle croyait le poète exposé à des coups funestes. Partant pour l'exil, elle alla, de son propre chef, demander une trêve au critique. Puis elle continua avec lui des rapports apparemment amicaux, incompris, qui s'expliquent, à mon sens, par le désir de rappeler et surveiller l'exécution de la parole donnée (1).

(1) M. de Lovenjoul a fait remarquer à M. Michaut (*Sainte-Beuve amoureux et poète*, p. 303, note) « qu'en 1864, l'année même où M<sup>me</sup> Hugo, en séjour à



Hugo et Sainte-Beuve eux-mêmes, d'ailleurs, — je l'ai fait entrevoir, — très justes appréciateurs de leur valeur réciproque, se ménagèrent; puis, craignant l'acharnement de disputes à venir, se munirent de défenses posthumes. On sait, on relira l'invective écrite en 1845 par Hugo, qui se fie pour toute défense de son honneur à quatorze vers, mais de la trempe des *Châtiments*. Et, dans une note, il recommande la défensive : « Ne publier ceci que si le libelle [le *Livre d'amour*] paraît. Autrement faire grâce à cette vilaine ombre. » Quant à Sainte-Beuve, il a machiné, soi-disant, « pour défendre sa mémoire », un plan autrement compliqué et cruel. D'abord, son exécuteur testamentaire, on a vu cela, jugera « dans sa délicatesse » (quel emploi du mot !) s'il doit renouveler l'agression de 1843, à laquelle lui-même, après avoir paru y renoncer, a sournoisement préparé les voies. Son objectif véritable est, en effet, la divulgation, pour sa plus grande gloire, du *Livre d'amour*, dont bon nombre d'exemplaires garniront les rayons de la Bibliothèque nationale. L'un sera son exemplaire particulier, où il embrouille sur sa lyre « rancune » et « rancœur », avec des notes qui en aggraveront l'injure. Il l'a remis, peu avant sa mort, à son ami Chéron, qui l'a donné lui-même, le 21 février 1879, du vivant de Victor Hugo, à cette Bibliothèque, dont il était l'un des conservateurs (1). Il a destiné au même ami, afin d'en trahir un jour l'héroïne, les pièces justificatives de

Paris, adressait à Sainte-Beuve des lettres amicales, le critique saisissait par deux fois l'occasion de citer favorablement le nom de Victor Hugo.

(1) Amédée-Paul Chéron était plein d'obligeance pour les lecteurs de la Bibliothèque. « Personne peut-être ne lui a dû autant d'indications et de vérifications que Sainte-Beuve, dont l'amitié a été pendant de longues années un des honneurs de la vie de M. Chéron. » (Article d'Anatole de Montaiglon, cité plus loin, dans la *Chronique des Arts*, 14 mai 1881.) Montaiglon est l'auteur d'une plaquette dont je dois l'indication à M. Paul LACOMBE : *L'Aubépine et le marronnier de Sannois. Études d'après nature* (Paris, mars 1865, in-8, 24 pages), dédiée : *A mes amis Paul et Aimée Chéron*.

son hymne amoureux : les lettres qui devaient être rendues à M<sup>me</sup> Hugo. Et il compte qu'elle sera dévoilée, soit pour les besoins d'une réplique, ou, quoi qu'il arrive, par le cours inévitable des choses. Il connaît assez le côté ruineux de toute précaution humaine pour prévoir la fin de celle-ci. Chéron mort, les deux coffrets pleins de ces lettres, souvenir tendre et machine de guerre, passeront à fils ou veuve, puis à des héritiers inconnus, où il y en aura d'indifférents, de négligents, d'indiscrets, qui défendront de plus en plus mollement contre des curiosités de plus en plus ardentes les liasses devenues fameuses. Un beau jour, la pleine lumière tombera sur une femme jetée nue aux pieds d'un don Juan, — quel don Juan ! — vainqueur.

Pendant que l'araignée tisse sa toile autour du dépôt transporté à Sannois, la campagne des Chéron, dénouons enfin les dernières attaches de la famille Hugo avec la colline d'en face, celle « qui joint Montlignon à Saint-Leu ». Charles et François-Victor, survivant de peu à leur mère, vont prendre place dans un caveau de famille au Père-La-Chaise, en 1871 et 1873. Leur sœur cadette Adèle disparaît, pire que morte. « Le Père » résiste à tous les deuils, et, poursuivant, la tête dans les nues, sa triomphale vieillesse, remplit sa vocation de demi-dieu. L'ancien hôte de la place de la Croix à Saint-Prix, l'ami de ses fils, a supporté courageusement, seul les premiers mois dans sa mairie, le choc de la guerre terrible. La paix revenue, vieilli et mélancolique, il ne trouve de douceur qu'à rêver sur le passé, soit qu'il cherche dans son parc des pas effacés, soit qu'il relise d'anciennes lettres, entre autres celles de la famille Hugo, qu'un vent de tempête a emportée et qu'il n'a plus revue. Quand la mort fait une victime dans ses rangs, il envoie quelques mots de

condolérance ; on lui retourne une carte nue, après qu'on lui avait écrit, à propos de Charles : « La pensée de vous voir achève de le guérir. »

Il a toujours aussi *les Contemplations* à sa portée ; il les relit sans se lasser. Un regret se mêle à son admiration, chaque fois qu'une des poésies inspirées par Saint-Prix lui passe sous les yeux, c'est de la voir datée d'une façon ambiguë, et qui en cèle, pour ainsi dire, l'origine : *La Vie aux champs*, la Terrasse, août 1840 ; — *Mes Deux Filles*, la Terrasse près d'Enghien, juin 1842 ; — *Le firmament est plein de la vaste clarté*, la Terrasse, avril 1840. Dans le manuscrit, la première pièce est datée du 2 août 1846 ; la troisième, du 19 mars 1855, dates incompatibles avec les limites du séjour de l'auteur à Saint-Prix ; la seconde pièce, datée du 10 juin 1842, a pu voir le jour dans ce village, mais dans le jardin de M. C..., et non pas à la Terrasse.

Notre campagnard, un jour, fit l'effort, qui lui coûta gros, d'écrire à l'« Illustre », comme disait Sainte-Beuve avec un mauvais sourire, pour lui demander de joindre, dans l'édition définitive qu'il préparait de ses œuvres, le nom de Saint-Prix à celui de la Terrasse, ainsi qu'il avait coutume de faire quand il habitait cette demeure. Il ne fut répondu ni au requérant, ni à la requête. Et le maître mourut au printemps de 1885, et le maire sentimental, à l'automne de la même année, je dirais presque chagrin de n'avoir pas vu restituer à son village l'honneur dont il le prétendait frustré. Il a prié, — à la lettre, — son successeur d'en appeler « devant le tribunal de l'Histoire ». Mais quel embarras pour introduire une pareille cause, pour se hausser à une audience si ardue, si encombrée, si solennelle ! Saint-Prix, pourtant, a obtenu depuis lors une satisfaction légère. Dans la pièce manuscrite qui figure

sous le numéro v du livre IV des *Contemplations*, et qui débute par ces mots : « Elle avait pris ce pli... » on a constaté et publié que le quatorzième vers (1) :

Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,  
a remplacé ce vers, essayé d'abord :

Nous rêvions en errant, l'été, dans nos prés verts,

Et, après, cet autre :

Nous causions à Saint-Prix, sous nos ombrages verts.

Voilà Saint-Prix enfin, mais relégué parmi les variantes et dans la pénombre d'un appendice.

(1) *Poésies. Les Contemplations*, édit. Ollendorf, p. 474.

---

#### IV

ÉPILOGUE. — LUTTE ENTRE EXÉCUTEURS TESTAMENTAIRES.  
— LES DIVULGATIONS PRÉPARÉES. — L'AUTODAFÉ DE  
SANNOIS, APRÈS DE LARGES CONFIDENCES.

Quelques lignes suffiront pour raccorder ce qui précède avec l'épilogue que j'ai annoncé, et qui eut pour théâtre encore la vallée de Montmorency. L'histoire des rapports de M<sup>me</sup> Victor Hugo avec Sainte-Beuve a continué de passionner les amateurs d'énigmes. Leur zèle a été particulièrement excité vers 1895 et 1904, et des occasions fournies au jeu des précautions que nous avons vu prendre réciproquement par le mari et l'amant. La publication, annoncée en 1895, réalisée en 1896, du premier volume de la *Correspondance* de Victor Hugo a rouvert la lice aux champions des deux partis. Interviews, articles de journaux et de revues, brochures se sont multipliés.

Voici d'abord un opuscule de M. Ernest Lemaître, *le Livre d'amour, Victor Hugo et Sainte-Beuve* (Reims, 1895). Les pages qu'il contient, de Pons, Champfleury et Alphonse Karr, sont négligeables ; mais il y a lieu de retenir une lettre d'Arsène Houssaye, que nous avons déjà alléguée pour montrer l'émoi de Sainte-Beuve après l'article des *Guêpes* d'avril 1845, et surtout deux lettres de M. Troubat dont on va voir l'intérêt : « Compiègne, le 17 novembre 1883. Pour éviter désormais tout scandale autour d'un petit volume discret et qui n'aurait pas dû sortir du cabinet des bibliophiles [le *Livre d'amour*, le poème], j'en ai brûlé de ma

propre main quatre-vingts exemplaires, ici même à Compiègne. Je n'ai pas voulu qu'il pût désormais s'en échapper un seul. Je l'ai fait comme je vous le dis... » La seconde lettre, du 12 avril 1884, répète une troisième fois l'affirmation du dernier fait : « Cette poésie intime, très travaillée, ne prête nullement au scandale qu'on a essayé de faire autour. L'auteur ne l'a imprimé [ce livre] que du consentement de la personne à laquelle il était dédié. Il avait commencé lui-même par en détruire l'édition, et moi-même je l'ai achevé ici dans un autodafé de quatre-vingts exemplaires... » M. Troubat ayant été nommé bibliothécaire du palais de Compiègne en 1879, la date du brûlement susdit se place avec la moindre chance d'erreur en 1881. Mais l'auteur de ces deux lettres omet de dire que, cette année-là, exactement le 4 juillet 1881, il donnait vingt exemplaires du même livre à la Bibliothèque nationale, qui garde exceptionnellement ce lot inusité. Donc la main qui détruisait ici conservait ailleurs.

Poursuivant notre enquête sur le même temps, nous résumerons trois notes de *l'Écho de Paris*, des 2, 8 novembre et 11 décembre 1896, avec additions ou rectifications nécessaires. Le 2 novembre : Les lettres de M<sup>me</sup> Hugo existent encore. Le dépôt en a été remis par M. Chéron [Amédée-Paul, mort, le 5 mai 1881, à Sannois] à son fils le docteur Chéron [Jacques-Paul], qui le conserve précieusement. — Le 8 novembre : Ce fils vient lui-même de mourir [le 23 octobre 1896, à Quinéville, Manche]. Les lettres susdites ont couru des risques pendant la guerre, portées de Sannois à Paris, puis rapportées après les événements dans cette campagne qui fut gravement endommagée. Que va devenir cette correspondance, dont Sainte-Beuve demande nettement la conservation dans son testament ? — Le 11 décembre : M<sup>me</sup> veuve Chéron, dépositaire

aujourd'hui, interrogée par un journaliste (1), a répondu que, à la demande de certains amis de Victor Hugo, elle avait brûlé ces lettres, sauf cinq [c'est plus tard, sauf une]. M. Troubat a déclaré à l'auteur de l'article de *l'Écho de Paris* même qu'il ne croyait pas à cette destruction. Pour lui, en vertu de ses pouvoirs d'exécuteur testamentaire, il s'opposerait formellement à une publication éventuelle. « Son intention est de ne point rééditer le *Livre d'amour*; son désir, de voir cesser tous les papotages posthumes... Il a jeté au feu quatre-vingts exemplaires du *Livre d'amour* qu'il possédait encore voici peu... [il y a environ quatorze ans]. Il déplore les viols de tombe... »

L'indiscrétion commençait à faire sentir sa pointe parmi tant de confidences. Elle devint plus aiguë dans un article de M. Adolphe Brisson, donné au journal *le Temps* quelques jours après, le 22 décembre, et où il conta la visite qu'il avait faite récemment à M. Troubat : « Je sais bien, lui dit d'abord celui-ci, qu'il vaudrait mieux ne pas parler de ces choses [« Les amours de Sainte-Beuve », titre de l'article]. Mais, puisque tout le monde s'en occupe... » Et il n'y toucha, à la vérité, que avec une certaine réserve, sauf à se laisser arracher quelques détails caractéristiques. Sainte-Beuve a dit à son secrétaire en 1862, à propos d'une visite qu'il aurait reçue de M<sup>me</sup> Victor Hugo : « Nous nous voyons quelquefois. » Autre confidence nouvelle : « Il tenait d'elle une foule d'objets, de reliques, de menus gages d'affection, un croquis de sa petite fille malade, un voile brodé, son voile nuptial [!], qu'il gardait au fond d'un tiroir comme un objet précieux. »

Là-dessus, les amis de Victor Hugo jugèrent que

(1) Voir *l'Éclair* des 11 novembre et 3 décembre 1896.

« le libelle posthume » avait « presque paru, puisqu'on en avait publié des fragments, puisque les amis de Sainte-Beuve l'aggravaient par leurs déclarations, que la version s'en accréditait, que cette légende devenait de l'histoire ». Tous ces considérants auraient pu se résumer dans un seul fait qui les dépassait tous en importance au même point de vue : les dépôts faits à la Bibliothèque nationale par MM. Chéron et Troubat, de vingt et un exemplaires du *Livre d'amour*, qui fut de la sorte, sinon publié dans le sens ordinaire du mot, du moins mis à la disposition du public. Bref, l'essor est donné par la plume de Rodenbach, dans *le Figaro* du 28 décembre 1896, à la furieuse riposte préparée par le poète après l'article des *Guêpes* :

A S...-B...

Que dit-on ? on m'annonce un libelle posthume  
De toi. C'est bien. Ta fange est faite d'amertume;  
Rien de toi ne m'étonne, ô fourbe tortueux.  
Je n'ai point oublié ton regard monstrueux,  
Le jour où je te mis hors de chez moi, vil drôle,  
Et que, sur l'escalier te poussant par l'épaule,  
Je te dis : « N'entrez plus, Monsieur, dans ma maison ! »  
Je vis luire en tes yeux toute la trahison,  
J'aperçus ta fureur dans ta peur, ô coupable,  
Et je compris de quoi pouvait être capable  
Ta lâcheté changée en haine, le dégoût  
Qu'a d'elle-même une âme où s'amasse un égout  
Et ce que méditait ta laideur dédaignée ;  
Car on pressent la toile en voyant l'araignée!

La mêlée fut ardente pour ramasser l'arme jetée parmi les combattants, et chacun de l'émousser ou de l'aiguiser suivant sa passion. Un éclair avait traversé « l'obscurité de l'histoire » ; mais l'illumination avait été trop rapide d'une scène qui resta difficile à situer parmi les rapports du mari et de l'amant.



Ce grand tumulte s'apaisa; huit années s'écoulèrent sans autres représailles. En 1904, la dispute reprit à propos du centenaire de Sainte-Beuve et du bruit qui transpira, exact cette fois, de la destruction des lettres de M<sup>me</sup> Victor Hugo. Pour le centenaire, je renverrai aux journaux de l'époque. Qu'on aille voir aussi bien, au jardin du Luxembourg, un buste qui permet de comparer l'amoureux de la rue Montparnasse au berger sicilien dont il s'est vanté d'avoir exercé les séductions sous l'œil de Polyphème. Au sujet du brûlement du contenu des deux fameuses cassettes, je puis dire que, vers le milieu de septembre 1904, dans une cheminée de Sannois, un petit feu s'alluma, qui réduisit en cendres quatre cents lettres environ de M<sup>me</sup> Hugo, trois lettres de son mari et une lettre-journal de Sainte-Beuve. La fumée pouvait s'apercevoir du versant opposé de la vallée, où la Terrasse subsiste encore.

Avec cette flambée ne s'est pas éteinte la lutte entre les tenants des deux irréconciliés. Un livre a paru en 1904, riche d'observations précises, celui de M. G. Michaut, que nous avons souvent cité, mais qui laissa le débat sans conclusion ferme, inclinant toutefois vers la condamnation des rapports de M<sup>me</sup> Hugo et de l'ami.

A la fin de cette même année, « décembre 1904 ». — la date est ainsi énoncée d'une façon peu coutumière en librairie, et sans doute pour faire sentir la vivacité de la réplique à l'événement de Sannois, — M. Troubat, s'il ne réédita pas lui-même le *Livre d'amour* comme il s'y était en quelque sorte engagé, donna son estampille à l'édition dont M. A. Durel libraire prit la responsabilité. Il a prétendu, en effet, dans une préface de sa plume, mettre bas les masques et délier les langues. Il écrit : « L'heure de la postérité a sonné pour ces derniers vers, sans qu'il y soit

besoin de plus de mystère. On n'en parlera plus à mots couverts. » Le vœu de l'auteur du poème découle, pour l'ancien secrétaire, de la note qu'il lui a dictée au moment de l'édition de 1843, dans la phase d'allégresse d'un esprit délivré : « On s'est décidé à assurer l'existence de ces vers... », et ressortirait aussi bien de ce passage d'une lettre à une amie de Suisse déjà citée : « Celui qui exécutera après moi mes dernières volontés sera juge souverain dans sa délicatesse. » M. Durel écrivit ensuite quelques pages d'une préface personnelle, où il invoqua un argument que nous connaissons bien aussi, et qui se tire des premières résolutions prises en 1843, de cette disposition entre autres du testament remis à Juste Olivier : « Mon intention expresse est que ce livre ne périsse pas. »

M. Durel pensa qu'il ne pouvait passer sous silence au moins une objection que tout lecteur averti devait se poser : « Je n'ignore pas, dit-il, qu'un jour, dans une impulsion dont le mobile m'échappe, Sainte-Beuve a détruit la presque totalité de ces 204 exemplaires [du *Livre d'amour*]. » Pourquoi M. Troubat avait-il quitté la plume ? C'était à l'auteur de la première préface d'expliquer tous les revirements du maître, sans compter les siens propres, car nous avons déjà vu M. Troubat brûler quatre-vingts exemplaires du *Livre d'amour* et presque au même temps (en 1881, douze ans après la mort de Sainte-Beuve) en déposer vingt à la Bibliothèque nationale. Et il avait à s'expliquer encore sur d'autres contradictions. Comment, après avoir dit à l'un, en 1896, que le secret des rapports de M<sup>me</sup> Hugo avec Sainte-Beuve était celui de la confession, à l'autre qu'il se refuserait à rééditer le *Livre d'amour*, en favorisait-il, moins de dix ans après, une luxueuse et retentissante publication, déclarant qu'il n'était « pas besoin de plus de mystère », et que d'ailleurs « la postérité les évente tous ».

En 1906, M. Gustave Simon, exécuteur testamentaire de Victor Hugo à la mort de Paul Meurice, faisait paraître *le Roman de Sainte-Beuve*, un volume fort intéressant, un plaidoyer, comme on le pense bien, et l'auteur lui-même le déclare : « Un plaidoyer, dit-il, où nous avons été amenés malgré nous pour défendre une mémoire chère et sacrée ». M. Michaut l'a discuté dans la *Revue Latine* des 25 décembre 1906, 25 mars et 25 mai 1907, avec des précisions nouvelles ; mais il ne propose nulle conclusion ferme, après un dernier essai de défense qu'il esquisse à son tour en faveur de Mme Hugo, et qui débute par ces paroles sans chaleur et même, peut-on dire, sans conviction : « Si j'avais à défendre la mémoire de Mme Hugo, voici, me semble-t-il, comme je raisonnerais ».

Je ne saurais clore ma liste des intervenants sans parler de M. Jules Lemaître, et des deux conférences qu'il a données les 13 et 20 janvier 1911 (1). Jusqu'alors l'affaire paraissait grave, qui mettait en présence Mme Hugo, digne enfin d'indulgence, presque de sympathie, et Sainte-Beuve, honni pour une vanité conseillère de trahison. Prenez le contre-pied de ces appréciations, si vous voulez marcher d'accord avec l'auteur des *Péchés de Sainte-Beuve*. L'aventure, pour lui d'abord, est « très commune, tout à fait négligeable en soi ». Mme Hugo, dit-il, « qui n'était pas très forte », qui avait donné les mains à l'impression du *Livre d'amour*, a absous le poète, « si elle ne lui a même été reconnaissante » de son prétendu crime. Sainte-Beuve, en définitive, était « un vieux sage », ayant « douceur, résignation, courage, dignité professionnelle ». Ses confidences à Pavie, à Guttinguer, à Marmier, à Scherer, à Chéron, à qui encore ? « ont été peu élégantes » ; rien d'autre à

(1) Voir surtout la seconde. Elles ont été reproduites dans *Revue Hebdomadaire*, sous le titre : *les Péchés de Sainte-Beuve*, (numéros des 21 et 28 janvier).

lui reprocher. « Voyons, Sarcey ; voyons, Dumas : maintenant que l'on sait les choses, en quoi Adèle est-elle déshonorée ? » Ni l'un ni l'autre, c'était à prévoir, n'a répondu à l'interpellateur. M. Jules Lemaître, qui n'aime pas les sentiers battus, aurait dû pousser jusqu'à Villequier ; il se serait utilement entretenu des insultes à la tombe d'Adèle avec le fossoyeur du village. « A présent que l'on sait les choses », vient-il de nous dire ; et, un peu plus haut : « Cette histoire est maintenant très connue. » Son doute a cessé sans indication d'un fait nouveau ; mais, se fiant très justement aux déductions de la logique et à la véracité de Sainte-Beuve, il le tient, — ce que n'ont osé faire sans réserve ni M. Faguet (1) ni M. Michaut, — pour un amant heureux.

Voici ce qu'il y a lieu d'ajouter dans le même sens. La divulgation de ses relations amoureuses, préparée par un homme qui n'a guère connu que des scrupules professionnels, n'a pas échoué absolument. Il est de notoriété, dans un certain cercle de la vallée de Montmorency, que M<sup>me</sup> veuve Chéron avait commencé, vers 1900, d'offrir parmi son intimité la lecture des lettres de M<sup>me</sup> Hugo, et même avait donné l'une d'elles à un ami. Puis, on la persuada d'anéantir le dépôt qu'elle gardait si mal, et qui, après elle, devait tomber par voie d'héritage entre les mains d'une religieuse expatriée, tout d'abord dans celles des gens d'affaires : espoir prochain du machiavélisme dénoncé plus haut. Il fut donc brûlé, sauf la lettre donnée, détruite enfin elle-même il y a fort peu de mois (2).

(1) Voir *Amours de gens de lettres*, 1 vol. in-12, 1906.

(2) M<sup>me</sup> Chéron, née Amélie-Julie Jovin, est morte, âgée de 85 ans, le 2 mars 1907, à Sannois, où elle a été enterrée. Elle a survécu de près de 26 ans à son mari, et de 11 à son fils. Ces dates, négligées jusqu'ici, rectifient bien des erreurs commises dans le récit des événements qui précèdent.

L'opinion à laquelle s'est rangé M. Jules Lemaître est désormais inattaquable. On peut plaider pour M<sup>me</sup> Hugo les circonstances atténuantes ; je m'y suis sincèrement efforcé. Mais il fallait faire la part du feu : devant témoins, elle a été faite à Sannois.